

# W-FENEK

MAGAZINE



# THE YOUNG GODS

RESCUE RANGERS - PROJET KO - NAMDOSE  
SHAARGHOT - NOSTROMO



0519

# ÉDITO

Avril 2019, Notre-Dame de Paris brûle. Tous les médias exceptés peut être Nostalgie et Rire et Chansons traitent de cette actualité. Il paraît que le cœur des Français pleure. Il paraît qu'au moment où la charpente de la cathédrale disparaît, c'est une partie de notre histoire qui part en fumée. Quasimodo ne va plus avoir de maison. Quasimodo va pointer au chômage. Dieu n'est pas intervenu pour autant. Il valait mieux que le bruit couvre le monde pour oublier. Effacer l'idée que la planète se réchauffe bien trop, que l'intelligence collective fond comme la banquise, qu'il neige du plastique dans les Pyrénées, que les élites méprisent le peuple, que la guerre de l'eau se prépare et que 25 ans plus tôt un gamin d'Aberdeen se collait une balle dans le siphon (peut être pour ne pas voir tout ça). Tout passe dans l'encre des journaux sauf le dernier. Quelques lignes pour lui...

Il était né dans un enfer qui sentait la pluie, la moisissure et la colle à plein nez. Un miroir de la Cour des Miracles. Là-bas, le bon air brillait par son absence et les corbeaux volaient sur le dos pour ne pas voir la misère. Il aurait pu aller à l'usine mais il n'avait pas l'étoffe du bonhomme qui porte le tablier et les gants toute une vie. Il avait mal au ventre et c'était sans doute la rage qui le consumait debout. Un exutoire était une urgence pour un garçon pareil. Ce aurait pu être la drogue ou le rock. Ce fut les deux.

500 dollars et une timidité à tourner le dos à son public, c'est pas lourd pour enregistrer un album. Et pourtant, il grimpait au Nirvana pour la première fois avec un truc qui sentait la javel à dix kilomètres à la ronde. Les Melvins rodaient dans le fond de l'histoire. Le grunge naissait de cet élan sombre et intense laissant dans son sillage des morceaux comme «Floyd the barber», «About a girl», «Love buzz» et «Negative creep». La folie des concerts a pris, le rythme s'est emballé.

Nous avons parfois la sensation qu'une vague arrive. Cela dit, la hauteur de la vague ne se mesure qu'au moment où elle est sur nous. Quand Nervermind a débouché du tuyau c'était une déferlante. Le nouveau batteur (en la personne de Dave

Grohl) cognait comme un sourd et les ondes du séisme allaient se mesurer sur plus d'un siècle. Cobain, devenait incontrôlable tandis que la génération X sortait de terre, criant l'abandon de ses parents. Le gamin d'Aberdeen devenait un demi dieu qui fixait dans le marbre l'adolescence et l'esprit rebelle pour toujours. Il était parti de rien. Il avait tout. Il avait trop.

Les bootlegs, les cassettes (eh oui, c'est encore l'époque) se multipliaient. Le moindre jean troué collectionnait les Outcestides dans toutes les versions possibles. Les Lives circulaient pour gratter le petit accord différent, le morceau inédit. Une compilation de reprises, un concert acoustique c'était du pain béni.

Ses tripes étaient posées sur la table et tout le monde applaudissait. Sa douleur a d'abord trouvé son apaisement dans la blanche et la musique. La Faucheuse aiguisait tranquillement sa lame. Dans un dernier effort, Cobain poussait son dernier cri. Juste après la machine déraille, l'incident se casse la gueule. Le voyage à Rome est un coup d'essai. Le retour à Seattle est fatal. Cobain qui savait magnifiquement foutre le bordel envoyait balader le monde dans un immense chaos une dernière fois. Un instant plus tard, la radio crachait «Cobain est mort, Cobain est mort».

Depuis ce jour-là, un bon paquet d'orphelins sont restés sur les bords de la Wishkah et Dieu n'est pas intervenu pour autant. C'est peut-être qu'il n'aime pas le mois d'avril ou c'est peut-être qu'il n'existe pas. Prions que ceux avaient vu Satan en Cobain ne voient pas l'œuvre du Créateur dans l'épaisse fumée de Notre-Dame. Espérons un réveil, un électrochoc pour les années à venir. Ne détournons pas les yeux de nos actes. L'autre ne descendra jamais de sa croix pour sauver qui que ce soit et c'est pareil avec ses homologues. Cobain, Rest In Peace.

■ Julien  
Dessin : Rose Robin

# SOMMAIRE

## 06 THE YOUNG GODS

14 AqME

15 OH SEES

16 PAMPLEMOUSSE

## 17 NOSTROMO

23 MEMBRANE

24 MONO

25 VESPERINE

26 SENBEI

## 28 PROJET KO

32 WITHIN TEMPTATION

## 33 NAMDOSE

39 SICK SAD WORLD

40 UTLRA VOMIT

## 43 RESCUE RANGERS

48 DIRTY SHIRT

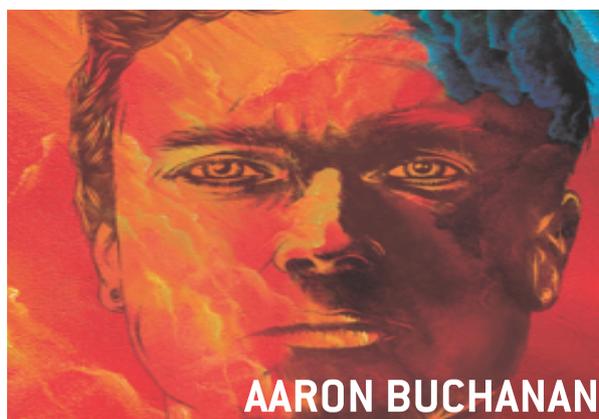
49 AMON AMARTH

## 51 INTERVI OU : SHAARGHOT

## 56 EN BREF

## 70 IL Y A 10 ANS

## 72 DANS L'OMBRE



### Ont participé à la rédaction de ce numéro :

Oli, Ted, Éric, Gui de Champi, Julien, Mic

### Maquette et photo couverture :

Guillaume Vincent / Studio Paradise Now

### Maquette mag :

Oli

## LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN FEVRIER

Consécutivement au retour dans les rangs de Dave McClain (ex-Machine Head) au sein de **Sacred Reich**, on apprend que les thrasheux projettent de sortir un nouvel album, *Awakening*. Le premier depuis 23 ans !

**Slash** a confirmé que les Guns N' Roses ont composé de nouveaux titres.

Adam Lambert a repris la place de Freddy Mercury lors de la cérémonie des Oscars pour interpréter un medley de **Queen**.

**AqME** sortira un nouvel et ultime album : *Requiem*.

**Mastodon** rendra un dernier hommage à son défunt manager Nick John, décédé l'an dernier d'un cancer du pancréas, en sortant un mini-EP avec 2 versions de «Stairway to heaven» de Led Zeppelin dont il était grand fan, l'une studio et la seconde live. L'intégralité des bénéfices sera reversée à une fondation consacrée à la recherche sur le cancer du pancréas.

## LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN MARS

Les dates pour la tournée du retour de **La Ruda** sont annoncées !

Après plusieurs K7 parues dès 1994, 7 albums (dont un double) et un récent EP, **Dirge** met fin à ses activités alors que son ultime opus, *Lost empyrean*, est sorti il y a moins de 3 mois. Bon vent à eux.

Pour célébrer les 20 ans de sa prestation S&M avec l'orchestre symphonique de San Francisco, **Metallica** réitérera l'expérience d'un live avec ce même orchestre le 6 septembre.

Ben Weinman (feu-Dillinger Escape Plan) est actuellement en studio pour enregistrer du nouveau matériel avec **Suicidal Tendencies**. Il avait déjà tourné récemment avec la bande à Mike Muir.

**Machine Head** va célébrer les 25 ans de *Burn my eyes* en jouant l'album dans son intégralité pour une tournée prévue à l'automne (dont deux dates à Paris et Lyon) avec les présences de Logan Mader à la guitare et Chris Kontos à la batterie.

## LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN AVRIL

Stephen Brodsky (Cave In, Mutoid Man) a collaboré avec Marissa Nadler pour reprendre notamment «Estranged» des Guns 'N' Roses. Et à propos de **Cave In**, le combo va sortir son nouvel album, hommage à Caleb Scofield, le 6 juin via Hydrahead. Intitulé *Final transmission*, un premier extrait est disponible avec «All illusion».

«Midnight and mescaline» est le premier morceau dévoilé de *Nighttime stories*, le prochain **Pelican**. Sortie prévue le 7 juin.

Le 31 mai **Ultra Vomit** sortira via Vercords. son CD/DVD (ou CD/Blu-Ray si tu préfères cette version) du concert capté à L'Olympia fin 2018. La chronique est déjà à lire plus loin...

La première captation live de «My own summer (Shove it)» de **Deftones** a fait surface sur le web. Bon retour en septembre 1997 !

**Opeth** se fera L'Olympia le 11 novembre prochain.

# MAIS QUI A DIT ?...

**«Il y a toujours une différence entre ce qu'on a envie de faire et ce qu'on fait au final»**

- A. The Young Gods
- B. Nostromo
- C. Shaarshot
- D. Namdose

**«On vit aujourd'hui dans une ambiance extrêmement cynique où dire ce que l'on pense est plus risqué en terme marketing»**

- A. Projet KO
- B. Namdose
- C. The Young Gods
- D. Rescue Rangers

**«Lorsqu'on s'est retrouvés pour la première fois dans la même pièce, instruments en main, on a vraiment regoûté à cette sensation étrange de ne pas savoir comment commencer»**

- A. Namdose
- B. Rescue Rangers
- C. The Young Gods
- D. Nostromo

**«On n'a jamais jamé»**

- A. Nostromo
- B. Namdose
- C. The Young Gods
- D. Shaarshot

**« On va automatiquement inclure des parties court-métrage avant nos clips»**

- A. Shaarshot
- B. Projet KO
- C. Namdose
- D. The Young Gods

**«Je dirais que j'aime les pochettes des groupes que j'adore : les Beatles, les Stranglers, Pink Floyd...»**

- A. Rescue Rangers
- B. Namdose
- C. The Young Gods
- D. Projet KO



# THE YOUNG GODS

CE RENDEZ-VOUS DU 22 MARS À LA MAROQUINERIE AVEC LES YOUNG GODS SONNAIT PRESQUE COMME UN SOULAGEMENT TANT LA FORMATION ÉTAIT AU POINT MORT APRÈS LE DÉPART D'AL COMET EN 2012. ON A EU PEUR DE LES PERDRE MAIS COMME LA VIE EST FAITE DE SURPRISES, 20 ANS APRÈS LE DÉPART DE CESARE PIZZI ET UN RETOUR EN 2013, LES GODS RENAÎSSENT AVEC LUI À TRAVERS DES SESSIONS D'EXPÉRIMENTATIONS LIVE ET UN ALBUM PASSIONNANT QUI EN DÉCOULA : DATA MIRAGE TANGRAM. FRANZ ET SES DEUX ACOLYTES SE SONT LIVRÉS SUR CETTE OEUVRE UNIQUE EN SON GENRE DE LEUR RÉPERTOIRE.

**Lors de notre dernier entretien fin 2013 à l'époque de la mini tournée de la réédition du premier album, tu me disais que tu ne savais pas trop ce que les Young Gods deviendraient. Plus de cinq ans après, sort un nouvel album. Que s'est-il passé entre les deux périodes ?**

Franz (chant, guitare) : Écoute, fin 2013 correspondait à la période où on a réembauché Cesare aux machines pour faire la tournée des deux premiers albums. On a un peu continué cette tournée en 2014 en y incluant des morceaux qui sont sortis après le départ de Cesare, des titres incontournables parus dans les années 90, pour voir s'il était à l'aise avec. À un moment donné, il a décidé qu'il voulait s'y remettre pour de bon, donc on a su qu'il nous fallait du neuf à ce moment-là. On s'est remis à la composition en 2015, année durant laquelle on nous a proposé une résidence dans un festival de jazz, ce qui est assez inhabituel pour nous. C'est un festival off avec plein de caveaux dans lesquels il se passe pas mal de choses expérimentales. Le caveau dans lequel on a pris part est le Hundred Blue Bottle Club, et chaque année ils invitent des artistes plutôt orientés rock, mais des fois jazz un peu barré, à rester pendant deux semaines et se produire sur cinq soirées, trois sets par soir. On s'est dit qu'on allait ramener chacun plein de nouvelles idées, les préparer un peu sans trop que ce soit finalisé, les expérimenter et les enregistrer sur scène chaque soir. On a réécouté ça, on les a analysés à la sortie de cette résidence et c'est donc de ces sessions qu'on a tiré ce qui nous semblait être les meilleures idées que tu retrouves sur le nouvel album. Tout ce processus nous a pris deux ans et demi, car pendant cette période, on a fait une petite aventure brésilienne avec Naçao Zumbi.

Cesare (machines-sampler) : C'était pas une petite aventure, ça nous a quand même pris six mois, si ce n'est plus.

Franz : Voilà, donc en gros, on a mis trois ans pour écrire et réaliser Data mirage tangram.

Bernard (batterie) : Ce qui est très particulier avec cet album, c'est qu'il est né d'improvisations en public. Autant précédemment, ça nous était déjà arrivé de sortir des idées d'improvisations mais là c'était sur scène, donc il fallait que ça donne quelque chose même si rien n'était vraiment arrangé. Cela nous a mis dans une situation inédite, c'était un pari type «ça passe ou ça casse» mais on a essayé, comme ça, quelque chose qu'on avait jamais fait. Le résultat a été suffisamment riche pour qu'on décide d'en faire un album au final, en le retravaillant par la suite.

**Data mirage tangram marque le retour de Cesare sur un album. Est-ce que recomposer ensemble n'a pas été difficile ? Cesare, tu as sûrement dû apporter des sons et**

**des idées inhabituelles pour les Youngs Gods ?**

Cesare : Je ne sais pas trop. On a fait ces 15 concerts durant cette résidence, et j'ai amené ce que je suis capable de faire, c'est à dire maîtriser un ordinateur et savoir comment l'utiliser dans une jam session en faisant autre chose que de mettre le plugin rhodes et jouer. Je pense avoir su exploiter toutes les possibilités de façon très naturelle, j'ai préparé une idée de comment arriver à cela et nous avons tous improvisé ensemble. Désolé, ma réponse est un peu bateau...

Franz : Bon, ça faisait vingt ans qu'on n'avait pas fait de musique ensemble avec Cesare. En vingt ans, tu évolues, tes goûts musicaux aussi, les styles et la technologie aussi, des fois tu vas aller chercher un peu plus de groove, des choses plus basées sur l'électronique. Bernard aussi, tu as amené beaucoup d'idées.

Bernard : Tout le monde a apporté quelque chose, on a vraiment tous bien bossé !

Franz : Exactement, c'était un gros laboratoire. J'ai repris la guitare, toi t'avais toutes les percussions à gérer, on avait le sampler, etc... Des fois, on avait juste une boucle ou deux, d'autres moments c'était un morceau à moitié fait, et puis on essayait de voir comment arranger tout ça.

Bernard : Ce qui est marrant, c'est qu'avec Cesare il y a eu un saut quantique, entre les deux premiers albums auxquels il a pris part et maintenant. Il n'a pas vécu toute l'évolution du groupe. La dernière fois qu'il était avec les Gods, il avait juste un petit sampler monophonique et aujourd'hui les possibilités sont quasiment infinies. Puis ses goûts ont aussi évolué, ses connaissances ont été approfondies, il avait d'autres envies, et on est partis de là, plutôt que de là où on en était en 1988.

**Ce qui est à noter sur ce nouvel album, c'est qu'il est assez downtempo et atmosphérique, voire trip-hop ambient par moments. On a plus ce côté rock-indus avec ces ruptures, mais les guitares sont pas mal mises en avant. Il y avait une ligne artistique définie pour ce disque ?**

Franz : La guitare était un choix personnel puisque je trouvais ça difficile d'improviser uniquement avec un micro et son pied pendant plusieurs jours pendant notre résidence. J'avais vraiment envie de parties instrumentales, d'avoir plusieurs possibilités. C'est vrai que sur cet album il y a plus de guitares mais ce sont des guitares jouées, ce qui n'était pas autant le cas dans les albums précédents. On en avait déjà sur Everybody knows, et sur ceux encore d'avant, c'était plus des incursions. Mais là oui, il y a beaucoup de guitare, d'ailleurs je l'ai en main pendant les deux-tiers du nouveau show, ce qui est très inhabituel chez nous. Pour te dire, on a même changé la configuration scénique, je ne suis plus au centre et devant comme avant, on forme désormais un triangle avec Cesare et moi



de chaque côté de Bernard, c'est plus logique je trouve.

**Il y a pas mal d'années, vous étiez même quatre sur scène avec un guitariste, non ?**

Franz : Oui, c'était lors de la tournée d'Everybody knows.

Bernard : Mais Vincent jouait aussi beaucoup de basse, et il faisait des samplers. C'était un multi-instrumentiste.

Franz : Sa présence était logique puisqu'il avait participé à l'enregistrement d'Everybody knows avec nous. D'ailleurs, c'est pour ça qu'on ne joue aucun morceau de cet album parce qu'à trois, on n'y arrive pas.

Bernard : Si, on joue «Tenter le grillage».

Franz : Ah oui, c'est le seul.

**Tu me disais il y a quelques années, que ton envie était de mélanger des sources très acoustiques avec des rythmiques électroniques abstraites ? C'est ce qui s'est passé pour Data mirage tangram ?**

Franz : Non, ce n'est pas la définition de Data mirage tangram. Disons que c'était ce que j'avais en tête à l'époque au cas où l'aventure Young Gods s'arrête. J'ai fait ça pour des musiques de documentaires, mais quand le groupe a repris, je me suis dit que je garderai ça pour plus tard.

**Data mirage tangram fait partie de ces albums pour lesquels les premières écoutes sont étranges, on ne sait pas vraiment si on aime ou pas. Et puis au bout de 5 à 10 écoutes, tout fait sens, ça prend incroyablement bien.**

Franz : Alors, tu vois, ça c'est marrant parce que c'est souvent ce que disaient les gens à propos du premier album puis sur le deuxième. Il faut toujours un moment avant de bien le cerner. En tout cas, en ce qui me concerne, les albums qui m'ont le plus accompagné sur la durée étaient ceux qui, à première vue, ne sont pas directs, tu vois ? Tu ne sais pas si c'est bon ou pas au début, puis il y a des choses qui s'ouvrent au fur et à mesure. Tant mieux si notre nouvel album te fait cette impression, c'est cool.

**Il y a même une chanson totalement déstructurée un peu jazz qui s'appelle «Moon above», ça vient d'une expérimentation réussie ?**

Franz : Ouais, alors là, c'est vrai que ça part dans tous les sens, mais en même temps il y a une certaine cohésion. C'est le titre le plus perché, c'est évident, tu n'as plus aucune rythmique à laquelle te raccorder, tu es dans une espèce d'espace qui est terriblement déconstruit, la voix typée blues essaie de remettre les choses en place, ensuite, t'as l'harmonica qui débarque là au milieu, c'est clairement expérimental. C'est vraiment le titre qui soit, a le plus de difficulté à passer, ou au contraire, celui



The Young Gods à la Maroquinerie, le 22 mars 2019

que les gens préfèrent.

**En live, ça se passe comment avec celle là ? C'est «On verra ce qu'il se passe» ?**

Franz : C'est exactement ça ! [rires] Tu te feras ton avis, on va la jouer ce soir.

Bernard : Cette chanson est un mélange d'électronique, de blues et de free-jazz. La sauce a pris avec des ingrédients improbables, mais c'est grâce à cette résidence dont on parlait avant qu'on a pu se permettre ce genre de chose aussi. On n'était pas obligé de la sélectionner pour le disque, mais c'est justement parce que ça prenait tellement qu'on l'a choisie. En plus, la jouer chaque soir sur scène est quelque chose d'extraordinaire. Je précise qu'on joue la version du disque, on ne l'improvise pas.

Cesare : «Moon above» est le morceau qu'on répète le moins parce qu'il faut qu'il reste frais. Je crois que je n'ai toujours pas compris ce que je dois jouer sur ce titre [rires].

**J'imagine que vous allez jouer le disque en entier ou presque ce soir. Comment on prépare le live d'un disque comme celui-là ? A-t-il une spécificité que les autres albums n'ont pas ?**

Franz : Oui, il est spécial sur ce point. On a joué toute l'année passée «Entre en matière» et «Figure sans nom» en ouverture de nos sets, après on repartait en terrain un peu plus connu, «Moon above» a aussi été joué quelques fois dans les rappels ou au mi-

lieu du set, ça dépendait. Quand tu fais une suite de morceaux pour un répertoire, t'as une ligne qui se dessine au fur et à mesure, tu sais où tu veux amener le public, mais tu tâtonnes au départ, tu ne veux pas trop le brusquer dès les premières minutes mais en même temps par moments c'est mieux de commencer énergiquement. On savait déjà que ces deux morceaux en ouverture, c'était parfait. Quand il a fallu inclure l'album entier - ou presque - dans le set pour cette tournée-là, car notre volonté était clairement de lui faire honneur et que le public ne voit pas les Young Gods sur un terrain connu, on s'est rendu compte que c'était délicat de mélanger les morceaux plus «bombastic» avec ceux plus downtempo qui demandent un certain moment d'adaptation. L'idée, c'était plus de raconter une histoire à travers ces morceaux, d'être cohérent, de les jouer pendant une heure et puis d'offrir au public 3-4 classiques, histoire que la fête soit belle et que ça soit un peu païen on va dire [rires]. On termine le show avec un morceau du dernier album, mais c'est vrai que c'est toujours interdépendant parce qu'on a des morceaux de toutes les époques à proposer, avec des sons, des ambiances et des énergies différents, donc on essaie de faire en sorte que ça soit pas trop en dents de scie pour emmener les gens dans un voyage le plus unique possible.

Bernard : Mais cette volonté est là depuis le début en réalité. Avant de monter ce set, on voulait assu-



The Young Gods à la Maroquinerie, le 22 mars 2019



The Young Gods à la Maroquinerie, le 22 mars 2019



mer totalement cet album en live, pas se cantonner à deux morceaux et éparpiller les plus connues ci et là. Le but c'était vraiment de raconter cette nouvelle histoire des Young Gods car elle nous botte bien.

**Vous avez lancé deux clips («Entre en matière» et «Tear up the red sky») avec le même réalisateur, Augustin Rebetez, et la même technique en stop-motion, en noir et blanc. Vous lui avez commandé une série ?**

Franz : Non, du tout, cela ne concerne que ces deux chansons. En vérité, cela s'est tellement bien passé avec Augustin qu'on a décidé d'en faire deux. C'est un gars qui travaille de manière assez spontanée, et puis j'avais pas mal parlé avant avec lui, il me disait qu'on pouvait faire des plans mais que c'était sur le moment qu'on déciderait comment les exploiter car ça dépendait de plein de choses. On voulait une ambiance nocturne avec un travail sur les flous. Et puis, il s'est avéré que Cesare a eu un accident la veille du tournage, donc tout ce qui était prévu s'est retrouvé condensé en une seule journée ce qui fait qu'on a commencé le matin avec un soleil tapant, bref c'était pas prévu comme ça, on s'est débrouillé, on est allé dans des champs à côté de chez Cesare, on a fait des essais. Augustin avait vraiment une idée vague dans la tête, comme je te disais, il est très spontané, il décide sur le tas ce qu'on doit faire concrètement. Mais par contre, question technique, il ne tâtonne pas du tout, j'ai découvert son travail dans une biennale de l'image. Il y avait tout un sous-sol représentant son univers, ses sculptures, ses vidéos, ses photos, ses textes, il fait même une espèce de rap surréaliste aussi, c'est un artiste pluridisciplinaire, bref, j'avais vu une série de films qu'il avait fait qui s'appelaient «Skeleton» avec un comédien qui avait ce truc saccadé un peu burlesque. Je me suis dit que cet univers cinématographique irait bien avec notre titre «Figure sans nom», que ça lui donnerait une autre approche, surtout que le sens du titre n'est absolument pas clair. Par le biais de ce clip, il a donné à la chanson ce truc un peu dadaïste qui fait référence au vieux rock psychédélique, je pense à Pink Floyd notamment. Sur le moment du tournage, on n'y avait même pas pensé et une fois le tout produit, on se rend compte que c'est parfait. C'est à partir de là qu'on lui a demandé de faire le clip de «Tear up the red sky». Parce qu'avant de commencer le premier clip, on lui avait soumis ces deux morceaux pour qu'il choisisse lequel lui branchait le plus, il nous a dit qu'il pouvait faire les deux. Il bosse super vite, on a fait une journée de tournage par clip, le deuxième on l'a fait de 5 heures du matin à minuit, c'était super agréable comme moment, on a pas beaucoup d'expérience en matière de clip et beaucoup ne nous ont pas convenus. Je crois que

parmi tous nos clips, seuls «Lucidogen» et «Envoyé» nous plaisent. D'ailleurs, je pense qu'Augustin s'est inspiré du clip d'«Envoyé» pour celui de «Tear up the red sky» parce que tu nous retrouves dans une usine, dans la même configuration, sauf que c'est 30 ans plus tard. Cesare t'as de nouveau un bureau, ouais, je crois qu'il y a un clin d'œil.

**Est-ce qu'après 12 albums studios, et hormis vos collaborations, vous pensez que les Gods ont encore des pistes à explorer musicalement, peuvent encore prendre de nouvelles directions ?**

Franz : Oui, je pense qu'on a encore beaucoup de choses à explorer. On a encore pas mal de matériel sonore de cette résidence qu'on n'a pas encore exploité, on verra. Pour l'instant, on va être pas mal occupé à défendre cet album sur scène, donc je ne sais pas comment ça va se passer après cette période. Si tu veux, on écoute les trois beaucoup de choses communes ou pas, on évolue toujours comme les artistes qu'on aime d'ailleurs. Quand t'écoutes Everybody knows sorti il y a 9 ans maintenant, tu sens déjà qu'il y a une volonté d'aller vers une direction proche de Data mirage tangram. On avait cette envie d'improviser déjà mais on ne savait pas comment le faire, là on a eu cette occasion immanquable en plus de le faire en public. Mais je me souviens qu'on en parlait déjà à l'époque avec Alain (Al Comet), il voulait improviser en studio mais c'était délicat car avec les machines et les percus, c'était tout un binz, ça commençait à baver de partout sur les pistes et tout, et puis d'un point de vue technique aussi c'était compliqué.

Bernard : C'est clair, mais concernant le dernier album, c'était un mélange d'envies et d'opportunités, et probablement que dans le futur on réitérera peut-être cette expérience. Il y a toujours une différence entre ce qu'on a envie de faire et ce qu'on fait au final. On n'est pas un groupe qui compose en tournée, on se concentre uniquement sur les dates à faire, et puis nous n'avons pas de guitare dans le tour-bus, ni même de petit enregistreur. Les Gods, c'est plus une question de recherches sonores qu'une recherche de suites d'accords ou de mélodies. Quand on compose, on a le besoin de se retrouver dans une situation de liberté avec du temps pour accoucher de quelque chose. En tout cas, et je parle pour moi, l'expérience de ces dernières années me pousse à poursuivre dans cette voie.

**Quelle explication faites-vous au titre de ce nouvel album ?**

Franz : Data mirage, ça fait référence au big data. Beaucoup de décisions qu'on prend, nos actes et nos désirs sont gérés par des algorithmes. Tout ça commence sérieusement à régir nos vies, j'ai l'impression que ça ne dérange personne mais dans la communauté scientifique, on constate que des

voix s'élèvent. Il y a tellement de données archivées dans le cyber espace que les algorithmes se percutent ensemble avec des infos qui sont fausses qu'à un moment donné, statistiquement, on perd en fiabilité et en justesse. Cesare, tu as bossé dans le big data de la finance, tu pourrais mieux en parler que moi.

Cesare : Oui, bon, après ça devient une autre discussion, on va s'éloigner de la question initiale. La chose est très simple à expliquer : plus tu as de données à exploiter, plus tu as des possibilités d'erreurs, c'est purement statistique. J'ai travaillé 8 ans dans le big data et j'ai vécu toutes ces erreurs que personne n'imaginait vraiment au départ. Il y en avait tellement que les algorithmes faisaient tout simplement de la fausse prédiction. Lorsque tu as un algorithme qui fait de la fausse prédiction et qui se base sur la data mondialisée qui elle aussi est fausse, il en résulte un chaos total. Et ce chaos est réel dans la finance, parce que c'est dans ce secteur que j'ai travaillé. L'objectif de tout ça à la base, c'est pour qu'une société puisse prendre des décisions plus rapidement qu'un humain et de la prendre avant ses concurrents, et donc de fait diminuer au final le nombre de ses employés. Chaque concurrent va aussi établir des algorithmes de son côté avec l'aide de mathématiciens et de machines différents, et ceux-là vont s'entrechoquer, sauf que tout est faux, et pourtant l'algorithme financier était le truc hype des systèmes bancaires. C'était la Bérézina totale.

Franz : Et le tangram, c'est un jeu chinois antique composé de 7 pièces qui forment un carré et tu formes des figures avec. C'est un outil créatif mais en même temps un vrai casse-tête car tu dois les remettre dans leur forme initiale en carré après. Il y a 7 titres, donc il y a un clin d'œil à ce jeu surtout par rapport à la discussion qu'on a eue sur l'ordre cohérent des morceaux dans la setlist. Au final, ces trois mots assemblés, «data», «mirage» et «tangram», c'est pour dire que tout ça n'est qu'un jeu au bout du compte, c'est un peu l'idée qui s'en dégage.

**Dernière question : c'est complet ce soir, n'avez-vous pas ce regret de ne pas avoir pu jouer dans une plus grande salle ? En parallèle, n'avez-vous pas également ce regret de ne pas avoir pu sortir l'album plus tôt ?**

Franz : Écoute, je sais plus que tout que c'est frustrant pour les personnes qui n'ont pas pu avoir de billets pour ce soir. Les organisateurs de cette date ne savaient pas au moment de la préparer comment l'album allait être pris, ils n'ont donc pas pris de risques. On préfère jouer devant une Maroquinerie pleine qu'un Trabendo à moitié rempli, mais la bonne nouvelle c'est qu'on va jouer le 24 novembre à la Machine du Moulin Rouge qui est une plus grande salle. On espère pouvoir

la remplir. Après, sur ta question du regret de ne pas avoir sorti d'album plus tôt, tu ne peux pas en faire si rien ne se passe, il nous a fallu du temps pour avoir cette cohésion qui a abouti à une sortie dans laquelle justement on la ressent. Il est vrai qu'on aurait pu trouver le remplaçant d'Alain plus rapidement, ça aurait donné autre chose, mais on attendait le bon moment pour trouver une bonne relation musicale. Faut quand même pas oublier qu'un groupe, c'est avant tout une bonne bande de potes qui jouent ensemble pour se faire plaisir. Le délire de prendre un bon musicien professionnel pour boucher un trou, on le sentait pas du tout. Au final, ce fut un sacré joyeux hasard que Cesare nous rejoigne pour faire la tournée des deux premiers albums, honorer nos années 80, c'était presque une commande, pas de notre part mais d'une autre personne. Cesare a par la suite décidé de poursuivre avec nous, donc on continue sur cette belle lancée.

**Merci à Jean-Philippe Béraud (Martingale) et à nos jeunes Dieux.**

■ Ted

Photos : Guillaume Vincent / Studio Paradise Now



# AqME

Requiem (At(h)ome)



En ce jour d'automne 2018 où AqME a annoncé sa séparation après une ultime tournée, j'ai senti qu'une page se tournait bien davantage qu'en apprenant d'autres séparations, inéluctables. Il faut dire que la vie du webzine (et donc ma vie personnelle) et celle du groupe se sont souvent croisés, le W-Fenec et AqME ont grandi ensemble, on a vieilli ensemble, on a eu des enfants ensemble... Euh, non, enfin presque, puisque certains membres du groupe ont des enfants du même âge que ma fille et si nous n'étions pas séparés par plusieurs centaines de kilomètres, je pense que, partageant beaucoup de choses en commun, on pourrait se voir pour autre chose que parler musique... Bref, la fin d'AqME, c'est la fin d'une époque et même l'occasion de se poser la question «je continue ?». Oui puisque tu lis ces mots, car mon lien avec la musique me sépare bien moins des miens qu'un musicien. Et alors que je pensais les voir en live une dernière fois «pour le plaisir», voilà qu'en février, on apprend qu'un nouvel album a été enregistré en cet honneur et débarque en avril, une dernière cérémonie avant la mise en bière, un Requiem... Une dernière obole qu'on ne peut qu'écouter en pensant que leur temps en est à sa fin... au moment de l'épithaphe. Même si l'attaque de ce dernier album est

grave et distordue, les sons clairs (quelle basse limpide !) et un chant posé viennent rapidement apaiser «Entre les mains» et donner le ton, cet opus est certainement le plus harmonieux et mélodique d'AqME avec un Vincent qui va chercher des lignes pures et fortes en émotions comme jamais il ne l'avait fait. Est-il totalement libéré du poids qui pesait sur ses épaules ? Les Franciliens étaient connus pour alterner les ambiances mais aussi pour montrer une certaine fragilité sur les voix les plus douces, là, ils assument pleinement ces parties soyeuses, dénuées de filtres et qui nous touchent au cœur («Enfer», «Paradis», «Requiem», «Sans oublier»...). AqME n'est pas devenu Vegastar pour autant, gardant son inégalable sens du groove et quelques distorsions dont la qualité abrasive est aussi exceptionnelle que les élans de finesse de la guitare qui varie les tonalités avec brio pour accompagner les textes. Des titres comme «Illusion» ou «Sous d'autres cieux» amalgament ainsi tout le potentiel du quatuor et offrent un sanctuaire à toutes leurs capacités, le lourd côtoyant le léger sans l'affronter, le posé se mariant à l'énergique sur l'autel d'un rock métallisé décomplexé. Quelques pièces gardent l'aspect de l'ancien («Un autre signe») et font le lien avec le passé alors que les mots choisis par Vincent font surtout référence au futur... ou à l'absence de futur. Au-delà de la comparaison évidente avec la mort annoncée du groupe, les paroles abordent le sujet de la fin, de l'après, de la souffrance, des souvenirs, des thèmes tout aussi universels que personnels, là encore, c'est une des marques de fabrique d'AqME et cela permet d'inscrire l'opus dans la continuité et pour une durée bien plus grande que ces quelques mois qui vont les voir quitter la scène.

Quel plus beau cadeau qu'un album testament où toutes les richesses accumulées depuis vingt ans sont offertes tel un héritage à partager entre tous, où chacun puise ce qu'il a envie pour sécher ses larmes, la bande son idéale pour penser à tous ces bons moments passés en leur compagnie et retrouver le sourire.

■ Oli

# OH SEES

**Smote reverse** (Castle Face / Differ-ant)



C'est assez dingue de se dire qu'on inaugure la première présence sur nos pages d'un groupe aussi incroyablement bon que Oh Sees, connu auparavant sous le nom Thee Oh Sees, OCS ou encore The OhSees, même si on vous en avait touché quelques mots lors de notre reportage à Dour en 2013 pour vanter les mérites scéniques des Américains. Et c'est encore plus inexcusable, car *Smote reverse* est leur 21ème album en 15 ans !!! Oui, c'est l'une des particularités de cette formation menée par le stakhanoviste John Dwyer qui met KO Mike Patton [je pourrais en citer d'autres] en terme de productivité, allant jusqu'à sortir deux albums par an quand il a un peu plus de disponibilité. Le pire, c'est que c'est rarement décevant et le dernier en date [qui ne le sera peut-être plus quand vous lirez ces lignes] n'échappe pas à la règle. Une bombe psyché et prog-rock qui fera osciller vos membres et travailler vos neurones tant l'intensité musicale est de mise.

On ne s'amusera évidemment pas au jeu des comparaisons, du top album ou je ne sais quelle autre lubie ou débat sur les OCS. L'objectif ici est de vous convaincre d'écouter un «autre» très bon album de la bande de John Dwyer dont la pochette d'un esthétisme ex-

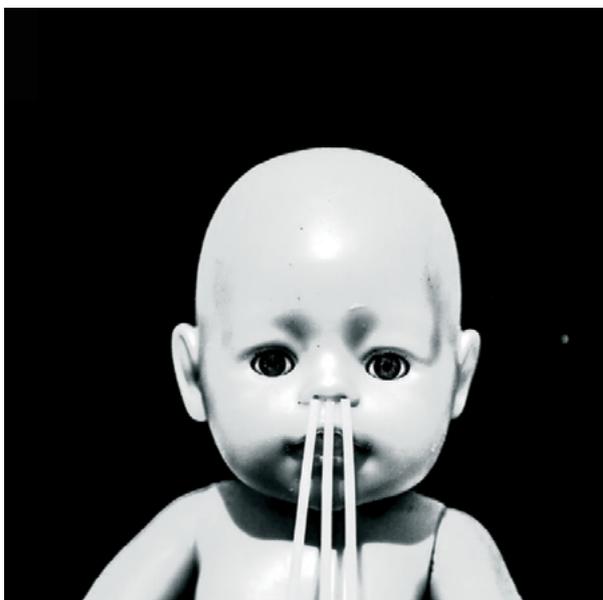
quis annonce que tout ne sera pas saint dans cette galette. Et en effet, les Oh Sees, apôtres d'un garage rock teinté de psych-prog et de kraut, nous font terriblement repenser à une décennie où cette musique étant qualifiée de celle du diable. Entourés de membres experts (dont Thomas Dolas aux claviers), la figure de proue du combo a de quoi batifoler pendant une heure avec sa guitare avec ses sempiternels soli ténébreux («Anthemic aggressor» est en une belle preuve). Et au delà de compositions majoritairement portées sur le travail des guitares, *Smote reverse* laisse une place également prépondérante aux claviers (sur l'inaugurale «Sentient oona», le ton est déjà donné), qu'ils soient présents dans les rythmiques ou en lead («Enrique el cobrador»).

La magie de cet album réside dans la force et la qualité de ses titres variés et à l'esprit, qui peuvent être autant directs que quasi expérimentaux, d'un caractère placide puis tendus jusqu'à susciter l'hostilité, ou peuvent laisser s'évader une mélancolie profonde comme ne jamais laisser en transparaître. Le tout, joué bien évidemment avec éclat, se révèle être l'un des sortilèges enchantés de 2018 à posséder absolument dans sa discothèque. Mais à quoi carbure John Dwyer pour ainsi maintenir cette inspiration inaltérable ?

■ Ted

# PAMPLEMOUSSE

High strung (A tant rêver du roi)



Putain que j'aime les fruits des tropiques, et surtout les Pamplemousse de la Réunion ! Après nous avoir rafraîchi et picoté les oreilles avec leur tout premier LP éponyme en 2017, c'est avec plaisir qu'on les retrouve en 2019 avec High strung. Mais depuis 2 ans, ont-ils passé leur temps à étudier la température du Piton de la Fournaise ? Heureusement non, et tu as peut-être eu la chance de les voir en concert en métropole, notamment en première partie de Unsane [... comme une évidence], à Paris ou durant la tournée dans l'hexagone et en Espagne qui s'en est suivie. C'est sûr que ce n'est pas forcément facile de se lancer dans une tournée européenne quand on réside à 9 000 km de Paris. A l'inverse, ils tournent beaucoup sur l'île, soit une autre bonne occasion d'aller visiter Saint-Denis et ses environs. Bref, assez parlé géographie, parlons musique. Toujours sur le label palois A Tant Rêver Du Roi (Bison Bisou, Francky Goes to Pointe à Pitre, No Metal In This Battle...), le groupe est parti enregistrer au Studio Black Box à Angers avec Peter Deimel (Chokebore, Shellac), et nous envoie High strung et ses dix nouveaux titres.

Et il suffit que démarre la chanson «High strung» pour retenir déjà trois enseignements

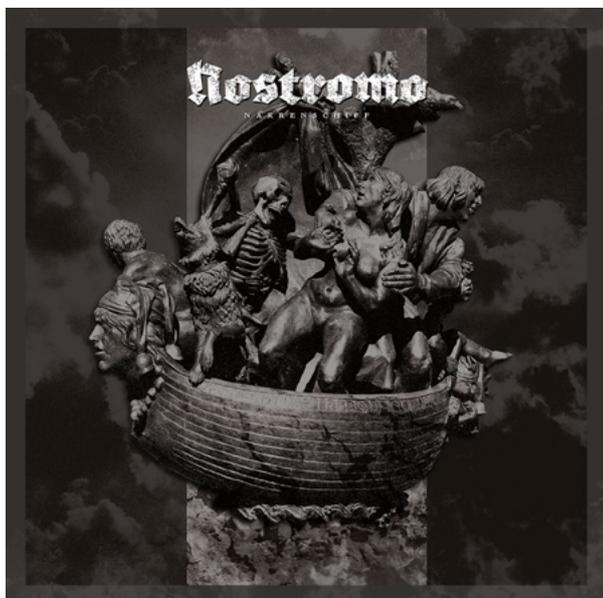
: le premier c'est que Pamplemousse n'a pas changé de registre, et c'est tant mieux. On est toujours dans du très bon garage noise post punk. Le second c'est que ce groupe a déjà une identité sonore immédiatement reconnaissable : un son de guitare, une voix, une batterie et une basse. Le troisième, c'est que ce trio sait foutre le feu dès les 2»40' minutes de ce premier titre. Un feu qui continue de calciner la boîte crânienne avec un «Dragon breath» qui joue un peu plus sur des cassures de thèmes. S'ensuit un «Losing control» plus épais et lourd avec une basse qui te fouette l'échine. Pour un ralentissement de tempo, il faut attendre «Porcelain» qui s'amuse à te submerger de vagues de riffs noisy ou «Space out», presque post-rock. Mais si tu t'es relâché, voilà un «Heebie jeebies» noisy punk pour ne pas que tu puisses te détendre. Et on continue de dérouler les 10 tracks en suivant le chant hurlé punk, la guitare qui cherche à t'étouffer sous les riffs, une basse bien grasse et une batterie survoltée. Tout ça, sans jamais vraiment faire de pause, car si le volcan de La Réunion a des moments de repos, ce n'est pas le cas de Pamplemousse. Un peu plus resserré que le premier EP, avec un très bon équilibre instrumental et vocal dans la production, Pamplemousse affine et parfait son style. Je n'ai même plus à citer de groupe référence à rattacher pour donner une idée de leur musique, c'est Pamplemousse et c'est tout.

Quand à la signification de la pochette ? A mon avis, le mioche écoute High strung et il boit du p'tit lait (par le nez, oui, mais bon).

■ Eric

# NOSTROMO

Narrenschiff (Noise Addict)



Enfin ! Ah, déjà ? Oui, parce que quand on m'a demandé pour la première fois ce que je pensais du «Nouveau Nostromo», j'ai commencé par dire «trop court» parce que cette production qui signe leur retour dans les bacs (après deux années de concerts à travers les plus gros festoches et avec Gojira) n'est qu'un EP et fait plus qu'honneur au grind... Les idées étant expulsées à vitesse grand V et nous foutent KO sans qu'on ait le temps de comprendre pourquoi. Un ensemble de 6 morceaux qui sont assez différents (et pas uniquement dans la prod') des «Corrosion» et «Uraeus» qui nous avaient fait patienter...

Essayons de voir ce dont il retourne en douceur ... Peine perdue, même au ralenti, il faut moins de 2 secondes à «The drift» pour nous étendre. Le riffing et le tempo ont beau calmer le jeu en cours de route, on est lessivé par autant de célérité et de facilité à enchaîner les coups. Rares sont les groupes à être capables d'être aussi fin dans la brutalité et la sauvagerie pure. C'est pour ça qu'on aime autant les Suisses et ils nous le rendent bien. «Taciturn» ajoute à la violence une forme de boucle mathématique entêtante qui hypnotise et donne un aspect labyrinthique à un titre d'à peine 200 secondes. Pas de respiration pos-

sible, «Superbia» prend l'espace et matraque à tout va. Seules les cinq dernières secondes de la piste permettent aux oreilles, comme au cerveau, de reprendre un peu d'air frais. C'est pour mieux pouvoir se préparer à «As quasars collide», excellente piste (la meilleure ?) qui joue avec les nerfs et les décélérations sans perdre en puissance. S'il fallait encore démontrer que Nostromo est aussi capable d'un peu de douceur, l'introduction de «Septentrion» caresse les écorchures avant de nous retourner la peau et la triturer dans tous les sens.

Et enfin «Narrenschiff», la «Nef des fous», morceau qui fait écho à un long poème écrit par Sébastien Brant au XVème siècle et qui disserte sur la folie humaine. A l'époque Albrecht Dürer, le plus grand graveur de la Renaissance, le met en images et lui assure une renommée internationale, nombre d'artistes s'en inspireront comme Jérôme Bosch ou plus récemment le sculpteur Jürgen Weber dont l'œuvre visible à Nuremberg sert d'illustration à l'artwork. J'aurais peut-être dû commencer par-là, si ce n'était simplement que de la folie ? La voix trafiquée de Rodolphe Burger (Kat Onoma) renforce cette idée, la lecture d'un extrait de l'œuvre originale est malsaine au possible et colle parfaitement aux vers du verset 14 traduit ici par Marc Gautron : «O, fou, n'oublie pas l'échéance ! Ton humaine et mortelle engeance Sera boue, cendre et déchéance. Parmi toutes les créatures douées d'esprit dans la nature Tu es la moindre, écume vaine, Microbe et bâtard à grand peine.» Ouais, Brant aurait adoré Nostromo.

■ Oli



# NOSTROMO

UN NOSTROMO EN SOLO ? C'EST JUSTE POUR UNE INTERVIEW ET ICI, C'EST LAD QUI S'EN CHARGE, LE BASSISTE DU GROUPE SUISSE REVIENT AVEC NOUS SUR LA GENÈSE DE NARRENSCHIFF, LE PETIT DISQUE QUI LEUR PERMET DE REVENIR DANS LES BACS ET PAS SEULEMENT SUR SCÈNE...

**2 ans de concerts et de répétitions et seulement un EP «assez court», vous n'aviez pas assez de matière pour faire plus ?**

Quand on a repris, on a beaucoup tourné et joué les anciens morceaux, ce qui nous a laissé peu de temps pour composer, mais nous tenions malgré tout à sortir cet EP sans avoir à attendre d'avoir suffisamment de morceaux pour faire un album complet.

**Pourquoi «Uræus» et «Corrosion» sont restés sur le net et ne se retrouvent pas sur l'EP ?**

À la base, on devait sortir l'EP avec notre ancien batteur mais vu qu'il a quitté le groupe, tout notre planning a été modifié. On avait à l'époque ces deux morceaux prêts et on les a enregistrés avec Kevin Foley - que je salue et à qui je claque une bise par la même occasion - afin de maintenir notre calendrier et de ne pas attendre jusqu'en mars de cette année pour sortir quelque chose.



**Pourquoi une telle différence avec les titres de Narrenschiff ?**

Avec l'arrivée de Max on a pu passer à un autre level. Narrenschiff est aussi l'aboutissement de cette période un peu problématique au sein de Nostromo et on voulait faire un EP brutal et sans concessions. Nous sommes en train de travailler sur notre prochain album et je pense qu'il sera un mélange entre «Ureaus» et Narrenschiff et bien plus d'ailleurs.

**Le fait d'avoir beaucoup joué en live avant d'enregistrer a-t-il facilité le travail ?**

Évidemment, ça aide de jouer beaucoup. Par contre, Max a dû très vite s'adapter à notre musique, on a enregistré très peu de temps après sa venue dans le groupe, ce qui lui a laissé très peu de temps de nous connaître. Aujourd'hui il se sent de plus en plus à l'aise avec son jeu au sein du groupe

et on se réjouit de faire l'album avec lui car il aura pleinement intégré le groupe.

**Le changement de batteur a-t-il changé votre manière de composer ?**

Totalement. On va plus vite qu'avant au niveau des compositions, on est plus efficace en terme de rendement. Max joue aussi très vite donc ça nous permet d'accélérer un peu les tempos et faire des choses qu'on ne pouvait faire à l'époque.

**Quelle est la qualité première pour être batteur de Nostromo ?**

Il faut avoir envie de bosser, aimer le blast et les rythmes en 10.5/8 ! Racine carré au cosinus et ne pas trop se prendre au sérieux et il faut aller dormir ! (rires)

**Vous avez choisi «Superbia» pour le clip, c'est un morceau qui bastonne du début à la fin, pourquoi ne pas avoir pris un titre plus contrasté ?**

«Superbia» est le morceau phare de cet EP, en plus au niveau timing il est parfait pour un clip et c'est justement parce qu'il bastonne qu'on l'a choisi. Par contre, si t'écoutes bien le morceau il y a un bridge instrumental d'environ 1 minute assez torché rythmiquement qui n'est pas ce que j'appellerais de la baston, donc légèrement contrasté quand même. Idéal pour un clip, non ?

**Qui a eu l'idée de vous montrer face caméra ?**

Corentin Lecoq, un réal' de Genève qui a tout monté en un après-midi. On était maxi à la bourre et il a tout managé en l'espace de quelques jours ! Donc un grand bravo à lui.

**J'ai lu que l'album était prévu pour 2020, ça fait peu de temps... ou alors il y a déjà d'autres compos de prêtes ?**

Il n'y a rien de prévu officiellement car nous aimerions bien sortir l'album sur un label cette fois-ci et si il y a label, on ne pourra pas décider de la date de sortie, mais idéalement en 2020. On travaille sur les nouvelles compositions, Jérôme a déjà maquetté 13 morceaux. On va en enregistrer 5 ou 6 comme démo avec notre pote Raphaël Bovey et notre ingé son Benoît Boulian dans mon studio Caduceus & Rook, où on a enregistré Narrenschiff, c'est prévu en octobre afin de présenter nos nouvelles prods à des labels, donc on est à fond en ce moment. De plus, on est sur un projet avec Red Bull pour le mois de septembre avec une date au Trianon, je ne t'en dis pas plus pour l'instant.

**Revenons à Narrenschiff, peut-on parler d'un concept album ?**

Non, c'est un EP dans sa forme la plus basique.

**Avez-vous réfléchi à doser les moments de matraquage, de calme et de folie ou c'est juste le résultat de jams ?**

Alors je te lance un scoop, on n'a jamais jamé dans Nostromo ! On écrit tout et ensuite on teste et on modifie.

**Rodolphe est-il fou d'avoir accepté de lire des extraits du poème ?**

Complètement, il a de la peine à s'en remettre d'eux...

**Plus sérieusement, comment vous l'avez convaincu ?**

J'ai travaillé avec lui sur son album Good et son live qui va sortir récemment en tant qu'ingénieur mastering. Il vient aussi souvent près de Gimel chez mon ami musicien et excellent producteur Christophe Calpini ... dit Couillasse ! Donc j'ai pu le convaincre assez facilement avec des bonnes bouteilles de Chasselas de la région.

**Vous préférez qu'on dise de votre musique qu'elle est brutale ou qu'elle est violente ?**

J'aime mieux le terme brutal, c'est plus massif que violent, non ?

**Napalm Death, Blockheads, Nasum sont des groupes que vous avez repris, tous donnent dans le métal, vous pourriez Nostromiser un groupe plus pop ?**

Je pense que oui, il faudrait juste trouver lequel. On s'est déjà essayé avec The Young Gods avec leur morceau «Kissing the sun» et on aimerait bien faire un split avec eux.

**En live, «Sunset motel» et d'autres vieux morceaux fonctionnent toujours très bien mais est-il «facile» de les mélanger avec les nouveaux ?**

Je crois que oui, ce ne sont pas non plus des slows, ils envoient quand même pas mal dans les chicards, mais perso j'aimerais pouvoir jouer plus des nouveaux morceaux ! De toute façon, on va toujours en jouer des vieux comme «Selfish blues», «Rude awakening», «Epitomize» et «Still-born prophet».

**La grosse date de l'été, c'est le Sylak Open Air, vous allez y tester de nouvelles compositions ?**

Affirmatif. Il y en a deux ou trois qui sont quasiment prêtes donc on va probablement les tester et voir ce que ça donne en live.

**Merci Lad et merci Nostromo, merci aussi à LO Communication !**

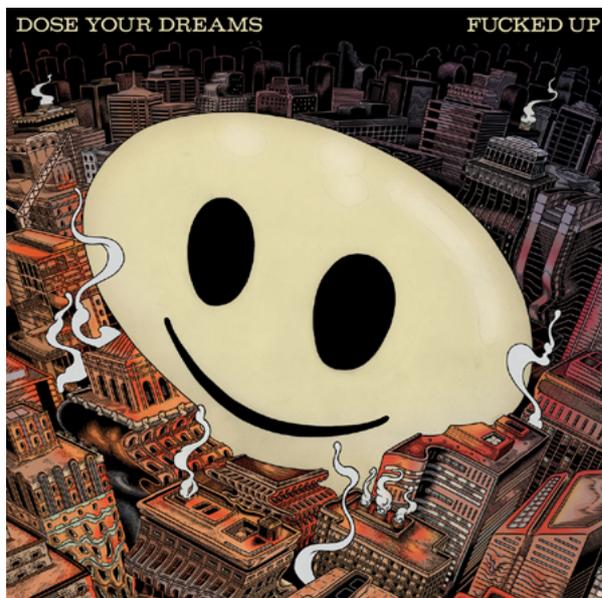
■ Oli

Photo : Geoffroy Baud



# FUCKED UP

Dose your dreams (Merge Records / Differ-ant)



Lorsqu'on me propose de chroniquer le dernier double-album de Fucked Up, Dose your dreams (sorti le 5 octobre 2018), je ne rechigne pas à cet exercice tout en me rappelant aux bons souvenirs de la claque du seul et unique album que je possède d'eux, un genre de best-of intitulé Couple tracks sorti début 2010. Autrement dit, n'ayant pas suivi les aventures des Canadiens pendant presque dix ans, je me dis que ça peut être intéressant de sauter ce gap et d'avoir un nouveau regard sur cette formation menée par leur imposant frontman emblématique Damian Abraham.

Quand je reçois le disque de la part de Differ-ant, son visuel composé d'un smiley jaune essayant de trouver sa place entre les bâtiments déformés d'une cité urbaine me fout un début de migraine. Mauvais goût ? Peu importe, la musique prime, et si les visions un peu psychédéliquies du sextette peuvent accompagner les 18 chansons proposées dans ce concept-album, je me dis que j'ai peut-être gagné ma journée à l'écouter pépère et sans a priori. Première œuvre des Canadiens sorti chez Merge Records, Dose your dreams relate l'histoire de David, le protagoniste de l'album David comes to life, sorti en 2011, devenu un vulgaire employé de bureau et qui est envoyé dans un voyage spirituel par une dénommée Joyce

afin qu'il soit spectateur de sa propre vie et qu'il rencontre Lloyd, l'amant de Joyce, envoyé dans ce même trip des décennies auparavant. Une odyssee retranscrite en musique, donc.

Pour cela, Fucked Up a fait appel à un grand nombre de personnes dont Owen Pallett (Arcade Fire, The Hidden Cameras) pour les arrangements de cordes, et J Mascis de Dinosaur Jr au chant, pour les plus connus, tandis que la production a été confiée à quatre personnes comprenant notamment Matt Tavares Badbadnotgood et Graham Walsh (Holy Fuck). Le premier disque reprend grosso modo la base punk-hardcore aux relents pop avec ce chant gueulé si caractéristique de la bande. Pas d'énormes surprises au RDV, on se régale sur l'introductive «None of your business man» et son refrain salvateur précédemment inauguré par une douce intro chantée sur fond de piano et de violon. On saute à pieds joints sur les ondes de «Raise your voice Joyce», on se dandine sur la très pop enjouée «Normal people», on headbange sur le climax de «Talking pictures» et sur la tendue «House of keys», puis viennent les premiers OVNI dès la fin du premier disque.

La chanson éponyme marque un changement de cap, on découvre alors un chant soyeux parfois martelé avec des chœurs féminins sur un titre d'inspiration disco-new wave (si vous trouvez mieux comme définition, votre aide est la bienvenue). Le deuxième disque poursuit cette mixité sonore étonnante. Débuté par un brûlot punk («Living in a simulation»), Dose your dreams va alors opérer un virage dangereux tantôt dream-pop («How to die happy»), tantôt psyché-folk («Two l's closed»), tantôt techno-indus-wtf («Mechanical bull») avec quelques chansonnettes pas mémorables (dont «Came down wrong») et c'est là qu'on perd définitivement le fil et l'unité de cette œuvre. Qu'on regrette finalement que ce concept ne se soit pas arrêté dès le premier disque. Car en terme de conception, Fucked Up s'est planté, bien que la plupart de ses titres soient tout de même de bonne facture. Un relatif gros dommage sans intérêt.

■ Ted

# MEMBRANE

**Burn your bridges** (Atypeek Music / Blind Prod.)



Rester sous la pluie, brûler les ponts, choses fragiles... Non, le nouvel album de Membrane ne traite pas du Brexit mais bien de luttes personnelles («Battlefield»), de souffrances, de relations complexes, de naïveté perdue, de tentatives infructueuses pour améliorer les choses et donc d'une forme de désespoir... Un état d'esprit particulièrement bien mis en image avec cet artwork lugubre et répétitif comme autant de riffs sombres assénés derrière la nuque.

Membrane garde donc son attrait pour le spleen, les distorsions graves et les ambiances glauques, les travaux annexes (une reprise de The Cure avec Revok sur un split) et le changement de bassiste (un autre Nicolas est arrivé en 2018, celui déjà présent chez Korrigan's Celtic Rock et Jäger Blaster) n'ont pas ralenti leur rythme, certainement que la vieille connaissance Fred (bassiste de Generic et ex-Second Rate) venu prêter main forte sur quelques morceaux avec une guitare («Windblown», «Fragile things», «At long last») n'y est pas pour rien. Il est sur la liste des invités au même titre qu'Axelle aka Ona (voix féminine de Moon) qui transmet sa peur sur «Stand in the rain», clame le contraire sur «Battlefield» et fait écho à quelques phrases

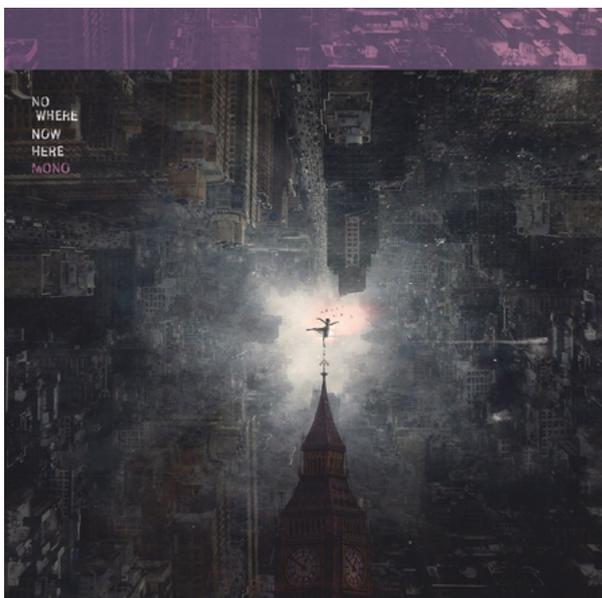
sur le lancinant «Burn your bridges» où elle aurait peut-être pu prendre davantage de place. Ces ajouts, pas si anecdotiques que cela, donnent de la profondeur à Membrane et ouvrent davantage le spectre sonore audible par nos oreilles. Ils permettent d'élargir leur Post Hard très Core qui sait se faire oppressant («Fragile things»), écorcheur («At long last») ou dévastateur quand le rythme s'accélère («Childhood innocence»). Fidèles à leur identité, ils sèment leur grain si particulier, cette douce odeur de noise qu'ont réussi à restituer Mathieu Kabi du Indie Ear Studio (où sont passés The Rebel Assholes, Two Tone Club, 58 Shots...) et Jack Shirley (qui masterise et a un gros CV où sont mentionnés Amenra, Oathbreaker, Deafheaven, Grand Detour...).

De par l'imagerie, les thèmes abordés et la musique, c'est un Membrane en pleine forme qu'on retrouve avec Burn your bridges même si cette bonne santé passe ici nécessairement par des douleurs, un camaïeu de noirs et de gris, des éraflures et le sentiment qu'on ne va pas forcément en sortir indemne... Comme les Anglais.

■ Oli

# MONO

Nowhere now here (Temporary Residence Limited)



Mono a toujours bossé ses artworks mais là, ils se sont surpassés, on oublie le petit couple pour ne garder que la jeune fille qui danse ou fait la girouette au sommet d'un clocher perdu au cœur d'une ville construite dans tous les sens, comme si un peu d'art et de légèreté pouvaient / devaient éclairer un monde où le béton s'étend et favorise malgré cela le repli sur soi. C'est nulle part mais ici et maintenant, *Nowhere now here*, c'est une des plus belles pochettes de ces dernières années. dommage qu'ils n'aient pas davantage exploité l'idée dans le clip de «*Breathe*» où les images de la ville sont trop rares. Mais leur talent, c'est la musique, alors venons-y.

Et c'est encore une fois, un album particulièrement réussi que nous proposent les Japonais, la suite logique de leur *Requiem for hell* où les orchestrations étaient revenues pour créer une sorte de synthèse entre *Godspeed You! Black Emperor* et *Mogwai*. Idée renforcée par l'apparition de quelques mots posés sur «*Breathe*», comme si les Écossais avaient ouvert le chant des possibles à des combos enfermés dans un post rock uniquement instrumental, encore que ce morceau soit plus trip hop que pop. C'est le titre qui a été choisi pour le clip mais c'est un titre anecdotique car

tous les autres restent sans voix. S'il fallait extraire un morceau plus représentatif des idées de *Nowhere now here*, je choisirais certainement l'éponyme, une plage agrémentée de cuivres au tempo d'abord très lent qui ne fait que gagner en tension (oui, là encore on sort la sempiternelle référence à John Murphy) et où les distorsions créent la tempête autant que la douceur au cœur de l'œil du cyclone. Et si avec «*Sorrow*» ou «*Meet us where the night ends*», les Tokyoïtes démontrent une nouvelle fois l'art de s'étendre sur de longs moments totalement maîtrisés, ils apportent aussi beaucoup de puissance sur des morceaux plus courts comme ce monumental «*After you comes the flood*» (dont je recommande l'écoute également) ou alors quelques nuages de calme qui ne seront jamais déchirés («*Far and further*», «*Parting*») même si l'atmosphère peut être pesante («*Funeral song*»), piano, violons, violoncelles se marient alors sublimement aux guitares et percussions.

En s'ouvrant à de nouvelles expériences dans la continuité de leur histoire, Mono conserve toute sa classe et prouve que le post-rock ne tourne pas en rond. Alors certes, le genre n'est pas bouleversé par les petites touches déposées par les Nippons mais l'effet produit est là, le transport et les émotions fortes sont garanties.

■ Oli

# VESPERINE

Espérer sombrer (Apathia Records)



A l'occasion de la découverte de leur superbe premier effort Parmi les autres, j'écrivais «le noir si présent n'est pas une fatalité, la lutte avec la lumière risque d'être sauvage. C'était il y a 4 ans et il semblerait que je puisse ouvrir une ligne de téléphone surtaxée et m'acheter une boule de cristal car les Lyonnais jouent plus que jamais sur l'affrontement des couleurs et des éléments. Dès l'artwork ou la lecture du nom des morceaux, on sait à quoi s'en tenir («Clair-obscur», «Nous, si photosensibles», «Mille couleurs», «L'immensément noir», «Crépuscule et aube»...). L'opposition est tout autant sonique avec une autre constante, la capacité pour le groupe à sublimer les parties épurées et délicates comme celles les plus lourdes et déchirées.

Le reste de la chronique peut également être repris tant la qualité d'écriture (des textes comme de la musique) témoigne d'un travail mûrement réfléchi et que les intentions comme la réussite absolue restent les mêmes. La seule différence notable, c'est du côté de la production qu'il faut aller la chercher puisque c'est Amaury Sauvé (The Prestige, Birds in Row, As We Draw, Bison Bisou...) qui s'en est chargé cette fois-ci, plus de grain, davantage de travail sur les basses, un ajout

de percussions, les changements sont subtils et ne dénaturent pas l'essence de Vesperine. Avec un chant clair toujours exceptionnel et de beaux progrès du côté obscur (qui n'est jamais très loin), le groupe nous transmet ses émotions à travers les mots (Que la douleur est belle, Le jour toute trace d'espoir s'efface, au travers de ces deux extraits, tu comprends que l'espérance n'est pas franchement au programme) et leur compréhension aisée accentue le malaise quand les guitares et la rythmique se déchaînent «avec une magnifique violence» (pour citer «Mille couleurs», un de mes titres préférés). A l'aise avec les constructions qui s'étendent (3 morceaux dépassent les 9 minutes), le quintette n'hésite pas à bousculer les codes et partir de zones ombragées pour y amener un peu de lumière («Celui que l'ombre pénètre») pour finalement ne laisser vibrer que quelques cordes de basse et ramener la paix.

Puisqu'il ne faut pas résumer cet album à un combat et que je ne veux pas choisir un camp plus qu'un autre pour le décrire, je vais opter pour un seul mot que tu peux comprendre dans plusieurs sens, leur post hardcore est ... éclatant.

Avec le Sick Sad World sorti quelques semaines plus tôt, on tient là deux excellentes galettes dans un même genre, ne boudons pas notre plaisir de se faire malmener, ça n'arrive pas si souvent.

■ Oli

# SENBEI

Ningyo (Banzai lab)



Ouh comme il est loin, le temps où la bande son du hip-hop naissait sur des boucles de funk et de disco, et que quelques illuminés posaient leur flow sur cette étrange rythmique. Moins lointain encore, l'époque où les DJ's et autres turntablists s'effaçaient derrière les MC's qui squattaient la lumière et les regards. Maintenant que le hip-hop a épuisé plusieurs générations d'artistes et qu'il est considéré comme un courant musical à part entière destiné à survivre et prospérer, une nouvelle forme musicale se développe. Les beatmakers qui œuvraient en background dans la mise en scène des rappeurs, se disent qu'ils peuvent aussi se la jouer solo. Après tout, la musique electro s'exhibe depuis longtemps en considérant le chant comme accessoire, pourquoi ces rois du sample, du beat et du scratch ne pourraient-ils pas exister uniquement pour leur musique ? Senbeï fait partie de ceux-là. Moitié du duo Smokey Joe & The Kid, ce touche à tout parisien développe tout son talent dans le LP Ningyo.

Au regard de la pochette, du pseudo et du nom de l'album, tu t'imagines bien que la signature musicale de Senbeï n'est pas d'inspiration cubaine, indienne ou scandinave. C'est bien entendu au pays du soleil levant que l'on va se

promener au gré des 15 tracks qui combinent gros beats qui claquent, basses généreuses, scratches brefs mais incisifs et samples très travaillés de sonorités japonaises. On y retrouve les déconstructions (ou des enregistrements studio) des instruments traditionnels comme le biwa, le shamisen (respectivement, luths à manche court et long) ou le shakuhachi (flûte) ; des extraits de dialogues, de chants patriotiques ; et des instruments plus occidentaux. Une soupe miso truffée de saveurs orientales et de sensations occidentales. Car même si l'univers asiatique imbibe l'album, Ningyo reste un vrai gros disque de hip-hop. On est très loin d'un Gotan project qui plaquait juste un simple rythme electro sur une petite boucle de Tango en l'étirant pendant 5 minutes. Senbeï offre une série d'aires de jeux pour des MC au micro titilleur. Ce sont d'ailleurs une kyrielle d'invités qui se passent le mic, pour des lyrics en anglais et français.

<Alors laissons-nous entraîner par cette Ningyo, sirène de la mythologie nippone qui semble nous appeler dès le morceau introductif «Sakura», avec un chant aérien posé sur un rythme zen, où quelques frémissements viennent vibronner l'espace et l'océan. La voici, qui apparaît ensuite dans «Ningyo»,

# SENBEI

Ningyo remixes (Banzai lab)



le chant se fait plus présent, plus intelligible, les orchestrations sont plus poussées, dans un mélange trip-hop electro trans. Puis vient «Ryori», oubliée la sirène envoûtante, avec l'entrée en scène de ASM et Youthstar sur un pur hip-hop qui envoie du lourd, gros sample qui s'imprime dans la tête et rap US implacable. S'ensuit «The life of Puyi», une vie bien rythmée pour le dernier empereur de Chine avec un travail sur une rythmique renforcée par des mix onomatopées. Suit un autre monarque d'Orient, un peu plus contemporain et pixelisé, bruitages de Super Mario en mode dub step dans «Space dutty invaders», très ludique. S'ensuivent deux tubes hip-hop en opposition : un track hip-hop avec Miscallenaous en featuring entouré d'instruments trad puis «Edge of the universe» avec le rappeur japonais, au son plus occidental. Et après tout ça, on n'est même pas au milieu de la galette ! Et la suite est toute aussi sympathique : on rend hommage à DJ Nunjabes «Nunjabes tribute» et à la sorcière du voyage de Chihiro «Yubaba bridge» dans des titres plus étirés. Avec les artistes N.O.N Genetic puis Yoshi, Sad Vicious, Cheeko, ASM, et Youthstar, Senbei imbrique tout ça façon Tetris en assemblant samples de chants patriotiques et phrasés rappés dans «Ticklish» et «Photo de classe»,

unique morceau en français. Et un retour au calme dans le parfait univers de Senbei, avec 2 derniers coups de katanas.

Mais voilà, après plus d'une heure d'une bande son très personnelle et bien chargée en chatouillis pour les oreilles et autres organes sensitifs, tu en veux encore ? Toujours pas rassasié ? Le Ronin Senbei enchaîne avec le LP Ningyo remixes et pour se faire, rameute les autres samouraïs découpeurs de sons et maîtres en bruitages, notamment The Architect, Tha Trickaz, Clozee ou Al' Tarba (ce dernier avec qui il a depuis sorti Rogue monsters). Et quand il s'agit de rejouer la scène, ses acolytes sortent tous les outils. Pour faire simple, changement d'ambiance, de rythme, de sons, de rappeurs, c'est un challenge à la déconstruction de chaque track et l'art de faire un origami de la partition initiale : c'était un godzilla, il se transforme en kodama ; d'abord en Totoro, il finit en Kaneda. Cette assiette de mix, c'est encore 45 minutes d'une cuisine épicée qui sait relier tous les continents. Avec tout ça, tu as l'entrée, le plat de résistance et le dessert. A table !

■ Eric



# PROJET KO

NICOLAS, AUTEUR, COMPOSITEUR ET BIDOUILLEUR DE SONS EST UN DES PILIERS DU PROJET KO APRÈS AVOIR FAIT CONNAÎTRE SON UNIVERS AU TRAVERS D'AUTRES PROJETS TOUT AUSSI ENTHOUSIASMANTS (PARAFFINE PUIS TROMPE LE MONDE). AU MOMENT OÙ SORT LE PREMIER ALBUM DU TRIO, ON REVIENT ENSEMBLE SUR SA CRÉATION, LES THÈMES ABORDÉS, LES VIDÉOS....

## **Le «projet chaos» de départ, c'est celui de Fight Club ou c'est une autre référence ?**

L'idée de départ vient bien de Fight Club dont nous sommes tous les 3 particulièrement fans. C'est la version française qui a traduit le «Mayhem project» en «Projet chaos». On trouvait simplement que Projet KO était plus approprié.

## **Les gilets jaunes sont-ils des disciples de Tyler Durden ?**

Pas vraiment. Tyler cherchait plutôt l'anarchie et le chaos. On ne pense pas que ça soit le but des gilets jaunes. Ils ne veulent pas réellement faire une révolution et détruire le système. Ils souhaitent, à juste titre, ne plus être traités comme de la merde et réduire les inégalités.

**Je trouve beaucoup de références culturelles dans les titres et dans les textes, il y a un vrai travail de recherche ou c'est «naturel» ?**

On va dire que c'est plutôt naturel. On utilise juste les références qui nous ont marquées.

**Ce projet est plus proche de Paraffine, c'est un retour en arrière ou une progression ?**

Les deux mon capitaine ! Il y avait vraiment ce besoin de revenir à du rock bien binaire en français tout en apportant une vraie nouveauté et un côté plus radical.

**Comment avez-vous composé, sur certains titres, le chant et la guitare semblent se répondre...**

Tous les titres ont été composés ensemble dans le local, on a vraiment construit cet album à 3 en jammant, en s'enregistrant à la volée... On voulait absolument garder une certaine fraîcheur, de la spontanéité et de l'urgence sans s'attarder sur des arrangements superflus. Cela diffère en cela du travail chez Paraffine où tout était très (re)travaillé. La musique est d'abord écrite, le flow se met en place et les paroles viennent après.

**La touche électronique arrive en dernier ou ça peut aussi être un point de départ ?**

Souvent, c'est le point de départ. On commence avec quelques lignes de synthé, ce qui nous donne les premières idées. Ensuite, nous nous laissons porter par notre imagination sous forme de jams.

**Les textes sont plutôt sombres, il n'y a donc rien de bon en l'humain qui mérite d'être chanté ?**

Non, on mérite tous de crever !!! Y'a quand même beaucoup d'artistes qui chantent des choses positives, non ? C'est vendeur la Feel good music !

**Les mots sont parfois très explicites, vous avez pensé à une forme d'auto-censure ?**

On a pris le parti de me glisser dans les personnes et les travers de notre espèce complexe et de dire «je» dans pratiquement tous les morceaux. Ça permet d'exprimer le fond de sa pensée sans tomber dans la dénonciation la plus primaire, tout en s'incluant dans le système... Grâce à ce procédé, pas besoin de s'auto-censurer. On tenait à utiliser un vocabulaire de tous les jours et à ne pas «imaginer» le propos.

**Comment sont choisis les thèmes des chansons ?**

On en discute simplement en répétition.

**L'actualité est une source inépuisable ou on risque de tourner en rond dès le deuxième album ?**

On pense que c'est inépuisable. Néanmoins, on conçoit tout à fait la «limite» du procédé, les re-

dités ou les enfonçages de portes ouvertes... Mais on ne veut pas «poétiser» ou «styliser» le propos pour le rendre plus accessible, plus «artistique» ou plus dans l'air du temps. Et le deuxième album sera peut-être tout autre chose...

**Le rock français engagé, c'est un truc de vieux ? J'ai l'impression que ce genre était bien plus présent il y a 20 ans...**

Mais on est vieux !!! Le genre était effectivement bien plus présent il y a 20 ans... Il restait peut être plus d'idéaux, en tout cas plus de naïveté. On vit aujourd'hui dans une ambiance extrêmement cynique où dire ce que l'on pense est plus risqué en terme marketing.

**Le groupe s'est fait un nom avec des vidéos, c'est un média indispensable aujourd'hui ?**

Le groupe s'est fait un nom ?? [rires] Le mode de consommation de la musique a beaucoup changé. La notion d'album est désuète pour la jeune génération. On consomme du single et on zappe énormément. Un clip permet peut être de toucher ce public. Et puis, c'est fun à réaliser même si ça reste toujours du système D !

**L'investissement est-il rentable ?**

[Rires] Bien sûr que non !

**4 ont été réalisées avant la sortie de l'album, d'autres sont prévues ?**

Le clip de «Grand soir» sera le prochain à sortir.

**Faire des concerts ailleurs que dans sa région n'a jamais été facile, c'est encore plus compliqué aujourd'hui ?**

Oui, les gens s'en branlent de toi si on ne parle pas de toi au niveau national ! C'est vrai que c'est plus compliqué qu'avant. Mais on ne va faire les vieux cons en disant «c'était mieux avant», hein !

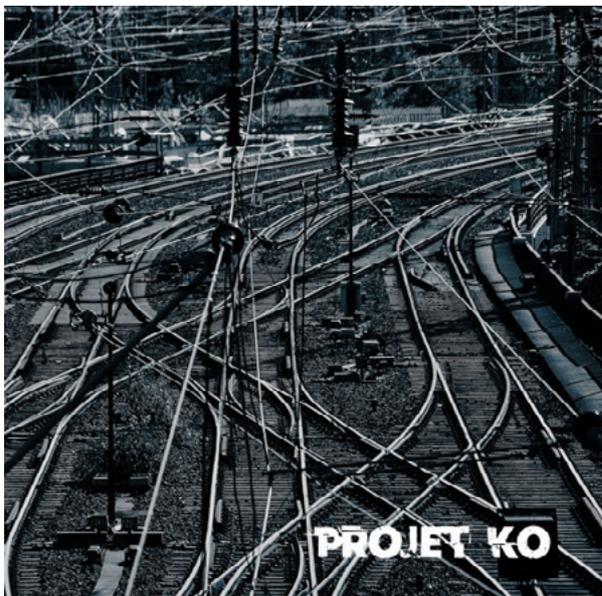
**Merci à Nicolas, au Projet KO et merci à Chis chez Dooweet.**

■ Oli

Photos : DR

# PROJET KO

Projet KO (Autoproduction)



En mars 2017, mes oreilles étaient toutes excitées d'entendre parler d'un nouveau combo intitulé Projet KO. Pas seulement parce que ce nom fait écho (pour moi en tout cas) à Fight Club mais aussi parce qu'il était construit par Nico (chant, sample) dont j'apprécie particulièrement le style et la finesse depuis Paraffine et ensuite avec Trompe Le Monde. Il est accompagné de deux comparses, Thom prend la guitare et Geccs s'empare de la batterie (qu'il tient aussi chez Monsieur Machango) et fait une entrée fracassante dans le Paysage Musical Français avec le clip de «La France de demain», une lyric video épileptique qui dénonce le racisme ordinaire et la menace d'une France post-présidentielle où le deuxième tour aurait pu amener une nouvelle forme de peste. En juin, nouveau clip, celui de «L'armée des nombres», petit hommage aux traders et aux grands financiers, le rythme ne faiblit pas et à l'automne on découvre «Prédateur du néant» et les meilleurs côtés de l'humanité (sic) puis en hiver «L'oeil du cyclone» qui rime plus avec phone qu'avec smart. En 2018, les Grenoblois lâchent les caméras et vont bosser au studio Electric Society avant de confier les bandes à Francis Caste (Aqme, Bukowski, Cowards, ## Dacast ... t'as compris ou on fait tout l'alphabet ?) pour fixer 10 morceaux qui sont autant de

brûlots, le temps de figoler l'enrobage et le 22 février, on est servi.

On l'avait capté à l'écoute des premiers titres, Projet KO n'a pas sa langue dans sa poche et se montre particulièrement inspiré par l'actualité, montée du racisme, égotrip partagé sur les réseaux, surmédiatisation, publicités omniprésentes, déviances, #balancetonporc ... les sujets choisis sont entre gris foncé et noir, la société décrite par le trio fait peur mais elle est bien réelle. Alors tous les humains ne sont pas des violeurs ordinaires, des financiers carnassiers, des mégalo autocentrés, des destructeurs organisés, des chasseurs excités ou des xénophobes déguisés mais ce sont ceux-là qui ont les honneurs des différents morceaux de ce premier album qui n'hésite pas à les mettre en scène et à user d'un langage parfois direct pour éviter les ambiguïtés. Le chant en français permet de la clarté dans les idées et si tu as compris que c'était un des éléments les plus importants pour eux, ils n'abandonnent pas pour autant le soin apporté à la musique... De ce côté-là, on peut faire un bond dans le passé et citer de nouveau deux noms qui peuvent tenter de résumer l'ambiance : Virago et No One Is Innocent. Mais pour ces derniers, c'est davantage vers les nouveaux albums que vers Utopia qu'il faut regarder/écouter, un titre comme «L'armée des nombres» pouvant sans mal s'insérer dans le tracklisting de Propaganda ou Frankenstein. Rock tirant vers le métal avec de grosses doses de samples bien placés, la tonalité de l'opus reste accessible à un public non averti grâce au travail sur les guitares dont les distorsions sont quelque peu «adoucies». L'amalgame avec la voix est parfait, pour certains titres, il est même évident que les lignes de chant répondent aux riffs et vice versa.

C'est devenu plus que rare alors il est urgent de profiter d'un bon album de rock français engagé qui ne soit pas écrit pas les pieds et si tu y trouves ton compte, tu peux te lancer dans la quête des opus de Paraffine, elle n'est pas aisée mais tu seras largement récompensé.

■ Oli

# LANE

**A shiny day** (Nineteen Something)



Posons tout de suite les bases. Car c'est important de poser les bases. LANE (pour Love And Noise Experiment) est plus qu'un groupe de noise punk rock. C'est le croisement des générations, le savoureux mélange des couleurs musicales et le grand mur(aille !) du son d'Angers. La famille Sourice (Éric et Pierre-Yves des cultissimes Thugs, et leur neveu en la personne de Felix) et les frangins Belin (Étienne et Camille des savoureux Daria) unissent leurs forces (et leurs guitares) depuis 2017 pour nous proposer un rock abrasif, spontané, simple et terriblement efficace.

Après un premier EP déjà prometteur, A shiny day, le premier album de LANE, coproduit par une équipe de champions (Nineteen Something, Opposite Prod...), est tout simplement grandiose. Rien que ça. Grandiose pour celui et celle qui, comme moi, est un amoureux des guitares saturées et des refrains entêtants. Grandiose pour celui et celle qui, comme moi, raffole de cette puissance caractéristique à ce genre musical que l'on aime tant et qui ne peut s'empêcher d'avoir des frissons quand les mélodies accrocheuses se mélangent avec amour et consistance à la puissance rythmique des instruments, le tout dans une urgence vitale et nécessaire. Un must.

Comment ne pas succomber, en effet, dès les premiers accords, au sulfureux «Stand» ? Comment rester insensible aux 207 secondes de bonheur mélancolique de «A dead man soul» ? Et comment résister à l'appel des mélodies et des accords plaqués du formidable «A free man» ? Bien entendu, l'ombre des Thugs enivre ce bijou, la patte Daria n'est pas en reste, mais les amours communes aux cinq protagonistes (Hüsker Dü en tête) sont digérées à merveille.

La puissance sonore laisse parfois place à la puissance émotionnelle («Red light») et au mid tempo béton («Dirty liar») pour mieux rebondir avec des brûlots noise saupoudrés de mélodies, à moins que ce ne soit le contraire, je ne sais pas, je ne sais plus («Winnipeg», «A shiny day»). Le tout, bien évidemment, enveloppé dans une ambiance indie abrasive. Angers est bien la capitale du rock. Et «Down the river», qui clôture brillamment ce disque dans un fracas noise, idéal pour la redescente après tant d'émotions, mettra tout le monde d'accord : avec ses accents revival qui combleront les nostalgiques, LANE est en fait le groupe qui promet un bel avenir aux amoureux de guitares et de rock. Tout simplement. Merci à toi LANE de l'avoir fait, et surtout, merci d'exister.

■ Gui de Champi

# WITHIN TEMPTATION

**Resist** (Vertigo / Universal)



La dernière fois que j'ai vraiment écouté Within Temptation, ça devait être au début des années 2000, à l'époque de leur apparition sur la scène internationale avec l'album *Mother earth* et le clip halluciné de ce qui reste un de leurs plus grands tubes à savoir «Ice queen», même si le morceau éponyme n'était pas mal non plus. A cette époque, le groupe a déjà largement conquis les Flamands et a compris que le show était aussi important que la musique et que c'était une façon comme une autre de se distinguer de la référence The Gathering. Et alors que le groupe d'Anneke van Giersbergen abandonne de plus en plus le métal pour sonner plus pop puis se retrouve sans sa charismatique frontwoman (2007), Within Temptation devient le fer de lance (avec Lacuna Coil car Epica n'en est qu'à ses débuts) d'une scène orpheline de deux de ses fleurons (Nightwish a viré Tarja Turunen en 2005). Depuis 2004 et *The silent force*, les Hollandais enchaînent albums et tournées avec en gros 3 ans entre chaque opus, je n'y ai plus prêté d'oreille attentive car tous les combos cités ont beaucoup perdu de leur côté progressif/aventureux (j'adore Mandylion et Nighttime birds) pour s'orienter vers les choix plus rentables des mélodies aguicheuses. Tout ça pour dire que je n'étais pas aussi impatient d'écouter ce *Resist* que les hordes de fans pas rassasiés par l'album solo de Sharon den Adel (My Indigo) et qui patien-

taient donc depuis *Hydra* (2014).

*Resist* est une ode à la résistance mais pas de sujet historique, politique, citoyen ou climatique ici, on évite les prises de position en se plaçant dans un monde futuriste qui est moins engagé que le scénario de *Half Life*, c'est une bonne excuse pour trouver un thème directeur et de jolis visuels, ça sera décliné pour les concerts, c'est donc un sujet multi-usage. En plus il justifie le côté grandiloquent des nappes de synthé et l'ambiance «faisons lever les foules» de certains morceaux. Les guitares et la rythmique n'assurent que la décoration (oh le beau solo tout mièvre et pas attendu du tout), le cœur de cet opus est bel et bien la voix et les arrangements qui enrobent le tout quitte à parfois sonner trop électro («Supernova»). On s'ennuie ferme pour ce qui est de la surprise et de l'inventivité et on devine quels conflits pouvaient animer le groupe il y a quelques années... mais il faut bien payer la maison alors on range son ego et ses plans goth/prog/folk et on se met au service de la reine. Certainement conscients de la faiblesse de leur production, les Within Temptation (ou leur label ?) sont allés chercher ailleurs un peu d'intérêt. Un tout petit peu avec le chant lourd de Jacoby Shaddix (à qui pourrir Papa Roach ne suffit visiblement pas) sur «The reckoning», un peu plus avec les tonalités plus élevées d'Anders Friden (chanteur d'In Flames) sur «Raise your banner» et la douceur de Jasper Steverink (chanteur et guitariste d'Arid) qui donne à «Firelight» une dimension pop atmosphérique qui serait sympathique si on n'attendait pas des titres bien plus métalliques de la part du groupe.

Alors qu'on leur promettait le trône de The Gathering/Nightwish, Within Temptation s'est bel et bien transformé en chaînon manquant entre le métal à douce voix féminine et Evanescence, et plus les années passent, plus l'écart s'agrandit avec les espoirs des débuts. Je me remets sur pause, vous me ferez signe dans 20 ans pour leur énième album, à moins que d'ici là, leurs comptes en banque soient assez garnis et qu'ils refassent la musique qui leur plaisait quand ils ont décidé d'en faire.

■ Oli

# NAMDOSE

Namdose (Yotanka / PIAS)



Plusieurs mois après la sortie de 421, album commun avec Piano Chat délivré sous le patronyme Braziliers, les Ropoporose refont l'actualité par le biais d'une autre collaboration, cette fois-ci avec le trio belge BRNS. Ayant déjà participé ensemble à un split vinyle 45 tours en avril 2016 lors du Disquaire Day, grâce à l'appui de Richard Gauvin, programmateur des Rockomotives mais également manager des Ropoporose, c'est via la Belgique et le festival des Nuits du Botanique que cette fusion a pu opérer. Le quintet BRNSRPPRS a bossé un répertoire exclusif pour cet événement puis au fil du temps a voulu graver tout ce travail sur disque. En février dernier, le groupe devient officiellement Namdose par le biais d'un premier enregistrement sorti conjointement chez Yotanka et PIAS. Six plages musicales d'obédience rock et pop au sein desquelles les mélodies détendent l'atmosphère et l'énergie qui s'en dégage donnent la force de se lever un lundi matin.

Le parti-pris de cette nouvelle formation a été d'élaborer des chansons relativement dans l'urgence (une douzaine de jours de travail effectif ont suffi pour écrire cette oeuvre) en faisant une confiance totale au jam et en puisant dans les maquettes de chacun pour com-

bler le manque d'idées et contrer les effets stressants d'une deadline trop pressante. Ainsi, «All that you have» devait potentiellement devenir un morceau de Ropoporose et «Wake up» un de BRNS, et la question de l'influence d'une entité prenant le pas sur l'autre sur les morceaux est quasi palpable (au minimum, sur les morceaux cités ci-dessus), cela n'endommage aucunement la cohérence de ces derniers et Namdose se révèle être un supergroupe de choix. Il est assez d'ailleurs surprenant de constater, après bien des écoutes analysées, que ce disque n'a absolument pas à rougir de sa version scénique, raison pour laquelle le groupe s'est réuni à la base de ce projet.

Ceci étant dit, et je le répète une nouvelle fois, c'est littéralement sa force mélodique, l'énergie de ses morceaux rayonnants, sa perméabilité et son immédiateté qui lui confère autant d'importance que ça soit sur disque ou sur scène. Namdose, c'est six pièces aux humeurs différentes menées par la voix juvénile de Pauline et celle prenante de Timothée, une pop intrépide aux chemins tantôt escarpés («All that you have»), bosselés («Off the hook») ou sinueux («Fast») qui sait aussi faire l'éloge d'une agréable douceur que ce soit par intermittence («Wake up») ou non («You can dance»). À écouter d'urgence.

■ Ted



# NAMDOSE

C'EST LE MARIAGE INDÉ DE L'ANNÉE. LE DUO FRANÇAIS ROPOPOROSE ET LE TRIO BELGE BRNS, DEUX ENTITÉS POP-ROCK BIEN CONNUES DE NOS SERVICES SE RENIFLAIENT LE CUL DEPUIS TANT D'ANNÉES, ILS ONT FINI PAR SE REGROUPER DÉFINITIVEMENT SOUS LE NOM NAMDOSE APRÈS UNE PREMIÈRE COLLABORATION SOUS LA FORME D'UN SPLIT EN 2016. LE FRUIT DE CETTE FUSION EST BEAU, MÛR, ET A DU GOÛT. L'ÉCOUTE DE SON PREMIER DISQUE NOUS A DONNÉ L'ENVIE D'EN SAVOIR UN PEU PLUS SUR CE PROJET QUI, ON L'ESPÈRE GRANDEMENT, NE SERA PAS JUSTE UN FEU DE PAILLE.

**Première question évidente : comment s'est effectuée la rencontre entre Ropoporose et BRNS ? Aviez-vous déjà partagé une affiche ensemble ?**

Antoine (BRNS) : On se connaissait mutuellement depuis un certain temps sans réellement s'être parlé plus amplement. Comme si on se reniflait un peu le derrière ! La première fois qu'on a entendu parler de Ropoporose, c'était aux Rockomotives, en 2012, un festival dans le Loir-et-Cher programmé par Richard Gauvin. Il se trouve que ce dernier est également le manager des Ropo, ils nous en a naturellement parlé et, par la suite, on a eu l'occasion de les voir plusieurs fois en concert, ici comme ailleurs. Par l'intermédiaire de Richard, l'idée est née de faire un split 45 tours où chacun présenterait deux morceaux inédits sur une face : il est sorti en 2016. On comptait enchaîner sur une tournée ensemble, mais cela ne s'est jamais concrétisé.

Quand on a appris qu'on jouait avec Ropoporose aux Nuits du Botanique l'année passée, on s'est dit que ce serait pas mal de faire quelque chose d'un peu spécial, vu qu'on était jamais arrivés à monter cette fameuse tournée. On a rencontré Paul-Henri Wauters, programmateur du Bota, afin de définir le déroulement de la soirée. C'est là qu'est apparue cette idée de création commune. On a ensuite travaillé une douzaine de jours répartis sur deux mois pour composer les morceaux que vous pouvez écouter aujourd'hui !

**C'est assez incroyable comment on arrive à voir assez facilement la patte de chaque groupe dans chaque chanson, certaines sont carrément du Ropoporose («Woe», «All that you have»), d'autres font plus penser à du BRNS («You can dance»). Comment s'est passé le processus de composition ?**

**Tous ensemble ou chaque groupe a apporté ses idées et vous mélangez ça en répétition ?**

Romain (Ropoporose) : Lorsqu'on s'est retrouvés pour la première fois tous les cinq dans la même pièce, instruments en main, on a vraiment regoûté à cette sensation étrange de ne pas savoir comment commencer, en se regardant dans le blanc de l'oeil, comme tout groupe naissant qui se respecte. Et puis finalement on a bœufé très longtemps, en arrêtant vite des avis positifs et négatifs, car nous n'avions pas beaucoup de temps pour créer 40 minutes de choses neuves. On a donc rapidement dégagé des maquettes qu'on a vraiment composé

à cinq, et cette collégialité a vraiment donné le ton de l'ensemble du répertoire. Mais on a également, à certains moments et par peur du vide, été puiser un peu dans nos filets... «All that you have» part d'une maquette de Ropoporose alors que, par exemple, «Wake up» a été composé par les BRNS avant qu'on ne l'arrange ensemble. C'est donc un savant mélange des deux, même si le côté compo à cinq est vraiment un moteur pour nous !

**Lors de votre show, vous avez joué un titre qui n'est pas sur l'album. Est-ce que ce bonus n'est destiné exclusivement qu'à vos spectateurs ?**

Antoine (BRNS) : C'est exact, on a un nouveau titre, il s'appelle «Shelter». Histoire d'avoir un set un peu plus touffu, on se voit quand on a le temps pour composer du nouveau matériel. C'est assez étrange, car ce n'est pas du tout dans la même énergie que nos premiers jets, on est beaucoup moins sous pression, donc on se pose beaucoup plus de questions. Cela donne des morceaux qui possèdent une autre couleur, et ça apporte un peu de finesse au set, on évite le syndrome «pied au plancher».

**Quelle est la plus grande difficulté quand on monte un projet de ce type ?**

Romain (Ropoporose) : Je pense que c'est d'éviter le côté «1+1 = 2», même si c'est un truc inévitable quand deux groupes s'allient, avec ce côté sexy du mégagroupe. La vraie question finalement est de se demander si Namdose c'est BRNS et Ropoporose ensemble, ou bien cinq musiciens qui forment quelque chose de tout à fait différent. Je penche bien sûr plus pour cette dernière. Sinon, une autre difficulté plus concrète serait bien évidemment de réussir à s'entendre sur les breaks entre deux batteurs...

**Un deuxième disque est-il au programme ou tout n'était une rencontre éphémère (et ce serait bien dommage) ?**

Antoine (BRNS) : On ne sait pas encore le dire, évidemment. Après la tournée Namdose, chacun retournera à ses occupations pour une durée encore indéterminée. Mais je crois que si après nos prochaines tournées respectives, on se rend compte que nos agendas concordent pour un écrire un second album, je pense que personne ne sera contre !

**Question pour Ropoporose : Récemment, vous aviez déjà tenté l'expérience du 2 en 1 avec Piano Chat. Est-ce qu'on aborde une collaboration de la même manière avec Piano Chat qu'avec BRNS ?**

Romain (Ropoporose) : Quand on a composé Braziliers en 2015 avec Marceau on a abordé ça comme une plage ludique, un moyen de s'amuser en dehors de nos groupes respectifs qui nous prenaient beaucoup de temps, avant de d'avantage s'y consacrer. Namdose et Braziliers ne sont bien sûr pas la même aventure, même si le vin nous rapproche tous à la fin, mais pour réussir à répondre à cette question, je dirais qu'on a abordé les deux collaborations, ma sœur et moi, comme un très beau moyen de se promener ensemble dans des paysages différents.

**Question pour BRNS : Vous n'étiez pas censé être quatre dans votre groupe ? Pourquoi Lucie n'a pas participé à ce projet ? Une femme de chaque côté, la parité, non ?**

Antoine (BRNS) : Historiquement, BRNS est un trio. On a toujours eu une personne en plus : Olivier, César, Lucie et aujourd'hui Nele, avec qui on a fait seulement une petite dizaine de concerts. César est resté à ce poste pendant quatre ans, il a donc participé à la composition sur Patine et Sugar high. À son départ, on l'a remplacé par Lucie, qui a assumé avec brio ce poste parfois ingrat de mercenaire. Mais à partir d'un moment, ça devenait compliqué de jouer avec elle, de caler des répétitions, des résidences, etc, vu qu'elle habite à Paris et a un travail prenant. On a donc décidé de réaliser la création en tant que noyau de base, à nous trois. Et le prochain BRNS, que nous avons enregistré en octobre dernier, a été également écrit sans quatrième membre.

**Pour terminer, j'aimerais bien que vous me commentiez chaque titre de l'album, comme un réalisateur le fait dans les bonus d'un DVD, une sorte de «track by track»**

**All that you have** : Le morceau part d'une base Ropoporose, le guitare-batterie de base, qu'on tient ensemble avec Pauline, avant de se faire répondre par les BRNS. L'effet ping-pong est marrant, mais on a tâché de ne pas le remettre à toutes les sauces par la suite. C'est un bon morceau introductif je pense, très ouvert.

**Fast** : C'est un peu la bulle de douceur dans l'océan de... passons. C'est un morceau moins invasif que les autres, assez droit et synthétique. Personnellement (Romain/Ropoporose), la fin ultra mélancolique est mon moment préféré du disque, entre l'arythmie des cymbales, les rimshots et le caractère liturgique des voix.

**Woe** : C'est un peu le single de l'album, avec un refrain bien hooligan à la Clues qu'on aime beaucoup. On l'a principalement composé près de Vendôme lors de notre deuxième session de composition, et je me rappelle bien du moment où on a pensé au break de fin en 32 mesures ; ça a d'abord été 16, et c'était tellement marrant de se regarder aussi concentrés, l'oeil hagard, qu'on a directement doublé la longueur. Il y a un vrai côté transe à ce moment là en concert, et jusqu'ici personne ne s'est planté dans le compte !

**Wake up** : C'était une idée de Tim qu'on a remaniée ensemble. On ne s'est pas cassé la tête pour la structure : couplet - refrain - couplet - refrain - clap de fin.

**You can dance** : Nous étions assez contents de trouver cette intro qui fait office de «refrain instrumental». Mais on peinait à trouver une suite, on se lançait dans du rock balourd dont on était pas très fiers. Des références nineties dont on ne parlera pas... L'avantage des sessions de compositions espacées, c'est que ça peut vite se débloquer la fois d'après, quand on a pris un peu de recul. On s'est revus et hop, le morceau était dans la boîte, avec cette petite outro très Blonde Redhead qu'on affectionne particulièrement.

**Off the hook** : En partant d'une petite idée des Ropo, on est arrivés à ce titre assez complexe, bordélique et nerveux, qui a vite trouvé une place de choix à la fin de nos concerts. La fin du titre est vraiment très agréable à jouer, épique et à la limite du bon goût, elle fait toujours son petit effet après 50 minutes de set.

**Merci à Vincent de Yotanka et à Namdose.**

■ Ted  
Photos : DR



# BIRDSTONE

Seer (The Link Productions)



Fondé en 2015, Birdstone est un trio originaire de Poitiers composé de Basile Chevalier-Coudrain (chant et guitare), de Léo Gauffre-teau (batterie) et de Edwige Thirion (basse). La formation qui s'autodéfinit comme Ritual Blues/Mystic Rock vient de sortir son premier album : Seer.

Le titre éponyme fait son entrée et les musiciens fredonnent un air les dents serrés, l'esprit troublé. Basile s'élançe en soliste et les autres répondent pour nous imprégner d'un bon bain gospel. Le morceau est planant, passionné et minimaliste à la fois. «Salazar» nous sort de la torpeur et part pied au plancher. Le rock des années seventies fait surface et le diable le gagne. Bien sûr, le style n'est pas nouveau mais Birdstone fait sa sauce et trouve sa place de façon ingénieuse. En réalité, difficile de fixer une étiquette sur ce groupe qui passe du calme à la tempête en un clin d'œil. Led Zeppelin aurait sans doute eu sa place dans les influences. Mais il réside quelque chose de plus dur dans des riffs qui se mettent parfois à vrombir. Mélancolique et tranquille sur son départ, «Ritual» craque avec un cri de Basile après deux minutes de son. Sans une parole, il s'agite et change de couleur à la manière d'un caméléon. Si les

compositions de cet album sont plutôt longues, celle-ci pointe en haut du tableau avec ses 9:47. Accompagné d'un son clair et calme, le chanteur amène ensuite tranquillement le bluesy «Beast». L'ambiance fait un peu penser à la musique de Graveyard. Ce morceau également très lent prend le temps, lentement mais sûrement, d'aller crescendo. Après un changement de direction percutant, la fin du morceau contraste avec son balbutiement. «Alquézar» vient pour clôturer le chapitre en proposant le seul et unique clip de l'album. Une histoire de cow-boys sudistes muette se défile sous nos yeux. Pendant ce temps, «Alquézar» semble sortir d'ailleurs pour ajouter beauté et nostalgie dans le drame. De quoi vouloir crier avec le groupe quand les guitares pleurent et hurlent. Le tout se finit comme une boucle sur les chants gospels du début de l'album.

Birdstone est une très belle découverte qui en live doit prendre aux tripes et prendre toute son envergure. Pour un premier album, Seer montre que la formation a assez de cran pour assumer ses influences sans se perdre dans leurs ombres. D'autres sorties seraient un délice tant ce premier album regorge déjà de pépites. A faire tourner encore et encore...

■ Julien

# SICK SAD WORLD

Imago clipeata (Atypeek Music)



Artwork symétrique, noir et magnifique, son tout aussi lugubre et oppressant, nom d'album qui renvoie aux processions funèbres (ce sont les masques mortuaires de l'Antiquité romaine), le monde ne s'est pas franchement embelli depuis Murmuration sorti il y a déjà cinq années. Un temps mis à profit par le groupe pour partager des sensations sur scène et travailler histoire de corriger les petits défauts qu'on pouvait leur trouver.

Le souci du chant clair qui ne paraissait pas au même niveau de qualité que le chant lourd est oublié, les passages lointains de «The family» (bien mêlés à des samples de Charles Manson) le laissaient penser, c'est carrément confirmé avec «Battlefield» où les ambiances variées permettent au(x) chant(s) de se mettre en valeur tout autant que les instruments, on est alors porté dans des petites bulles de légèreté qui prennent leur envol délicatement... avant d'irréremédiablement éclater. Parce que si Sick Sad World n'avait pas encore franchement choisi son style de prédilection jusque-là, désormais le Post Hard Core tient la corde, les morceaux sont étendus, les constructions s'opèrent par couches successives, les oppositions sont marquées, le tempo est maîtrisé (quelle démonstration que

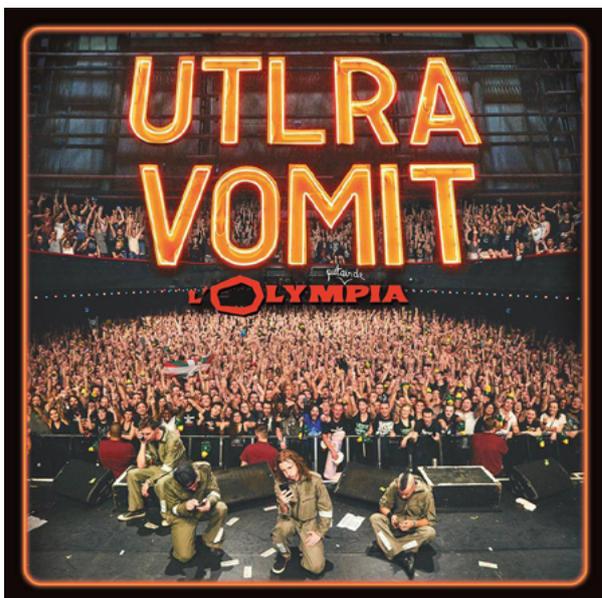
cette progression sur «Market») et même quand le titre est «court» (comprendre un peu moins de 6 minutes), le soin apporté à l'atmosphère est flagrant («Destroy»). Parfois, on se sent en terrain déjà défriché (par Cult of Luna pour ne citer que le groupe de Magnus Lindberg qui a fait le mastering) mais il n'est jamais évident de faire très neuf dans ce style (le gimmick de liaisons sur «Battlefield») et on trouve toujours quelques petites marques propres au groupe (le phrasé parlé sur «Echoes», le chant particulièrement doux du début de «The rope», les pleurs de «Market») et il faut bien avouer qu'on serait déçus si les Nantais ne finissaient pas toujours par tout exploser en mode «la fin de ce monde triste et malade mérite un putain de cataclysme riffique, rythmique et guttural».

L'excitant projet Sick Sad World vient donc ici entériner nos espoirs et nos envies, confirmant la maîtrise qu'ils ont de leur art en livrant un album d'une rare intensité. Imago clipeata honore donc le passé (celui du groupe comme d'un sous-genre qui a une vingtaine d'années) et promet un bel avenir.

■ Oli

# UTLRA VOMIT

L'Olymputaindepia (Verycords)



Mais c'est vraiment des guignols ! Comment on peut prétendre être un assez bon groupe de métal pour jouer à l'Olympia, scène culte s'il en faut, et se planter au moment d'écrire le nom en lettres néons ? Du coup, leur pochette de l'album live / DVD / tout le toutim est toute niquée, bah oui parce que t'en as pas un capable de faire un peu de photoshop pour réparer l'erreur... Ça peut faire les beaux avec des masques de canard mais leur public méritait-il vraiment un tel groupe d'amateurs ? Et ils ont même confié l'écriture de la track-list au dyslexique de service, c'est pas non plus leur meilleure idée... Tu te dis que c'est un peu gros mais les conneries manifestes n'en sont qu'à leurs débuts...

Les mecs avaient prévu d'enregistrer ce concert soi-disant exceptionnel, ils ont donc mis le paquet... Tu parles, des invités qui ne servent à rien (Toi, le mec des Tagada Jones qui fait l'aller-retour Rennes/Paris pour 3 phrases ?), des Japonaises déguisées mais on s'en fout (venir de Tokyo pour ça ? Le bilan carbone de la planète te dit merci ! Et les Nippones jettent des baguettes et personne ne fait une vanne ?), d'autres en mode panzer que je dis pas pour que t'aies la surprise et des cadreurs qui sont fans et donc sautent pen-

dant qu'ils filment du coup l'image elle bouge en même temps que le public, mais merde, où verrait-ton ça ? Les intentions sont bonnes, je ne dis pas, mais encore faudrait-il penser à ne pas appuyer sur «STOP» quand t'enregistres l'interview la plus profonde de toute ta vie. Tu crois avoir décroché la timbale mais attends un peu d'aller plus loin dans le DVD... Les gars se sont pris pour des réalisateurs de cinéma et servent des commentaires sur le concert ! Comme si les conneries qui défilent parfois n'étaient pas suffisantes. Si tu veux faire un DVD live comme les vrais groupes, fais-le proprement, comme un pro et pas n'importe comment pour faire différent. Parce que y'a des gens qui vont l'acheter ! Et qui va payer pour écouter des zicos redire ce qu'ils ont dit en ajoutant encore plus de jeux de mots (ceux qu'ils n'ont pas gardé pour les concerts) et encore plus de vulgarités (ah oui, si tu n'aimes pas les trucs un peu pipi/caca, faut éviter de mettre le son pour écouter les commentaires et les paroles). Et ça dure 3h20 (deux fois 1h40 pour les nuls en math) alors que c'est à peu près les mêmes blagues pourries que tous les autres concerts, tu remplaces juste «Gérard Philippe» par «Olympia» sur le live report qu'on a fait de la date de Calais (dans le Nord, c'est le nom d'une ville si tu veux un commentaire du commentaire) et c'est kif kif bourricot, à 2-3 morceaux près, c'est pareil. Pour autant, le son est bon.

Malgré toutes ces erreurs de débutants (et j'ai pas mentionné les gros pains), je suis prêt à parier que ce truc va se vendre comme des petits pains alors que chacun sait qu'un concert d'Ultra Vomit, ça se vit en vrai, pas à la télé. Et ceux qui n'ont pas pu y aller ? Et bah tant pis pour eux, ils riront la prochaine fois. Et moi, je devrais y aller avec ma fille de 7 ans (même si en âge mental, je lui en donne 8 ou 9) qui adore «les monsieurs avec le camion».

■ Oli

# **COCAINE PISS**

## **PASSIONATE AND TRAGIC**

**26/04 L'ASTROLABE ORLÉANS**

**27/04 PETIT BAIN PARIS**

**01/06 LE TROKSON LYON**

**02/06 MIX ART MYRYS TOULOUSE**

**08/06 LA PÉNICHE CHALON-SUR-SAÔNE**

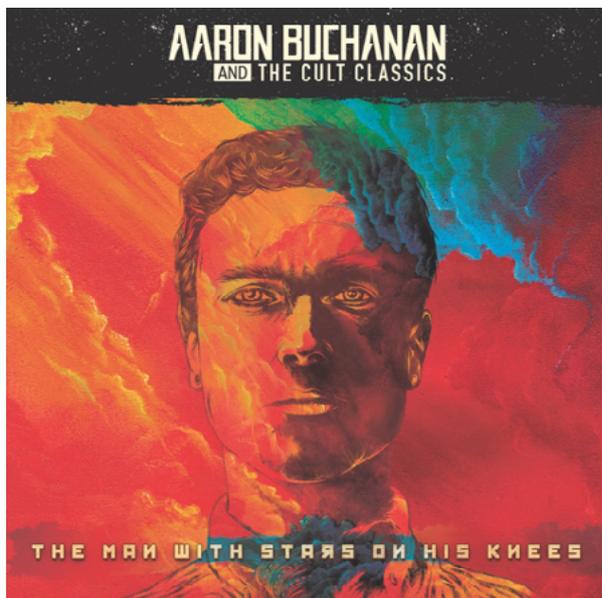
**24/08 CABARET VERT CHARLEVILLE-MÉZIÈRES**

**W-FENEC**  
MAGAZINE

**noise**

# AARON BUCHANAN AND THE CULT CLASSICS

The man with stars on his knees (Listenable Records)



Salut. Tu aimes le grunge, toi qui, comme moi, étais en âge de suivre Stone Temple Pilots, Alice In Chains, Soundgarden et consorts au début des années 90 ? Tu aimes les arrangements dans la lignée de Queen ? Tu aimes les guitares rentre-dedans ? Tu aimes le chant gorgé de whisky et de tabac dans la plus grande tradition des années 70' ? Tu aimes les groupes qui savent composer un refrain, qui savent alterner les ambiances et qui savent tout simplement écrire de bonnes chansons ? Eh bien, j'ai un tuyau pour toi. Aaron Buchanan And The Cult Classics est pour toi.

Sorti en 2017, The man with stars on his knees se voit réédité cette année chez Listenable Records avec deux bonus. Et le moins que je puisse dire, c'est qu'il s'agit d'un petit bijou. Encore un groupe qui n'a pas inventé la poudre, mais qui sait parfaitement s'en servir pour concocter de jolies bombes pop/catchy/rock. Et avec une authenticité incontestable. Souvent proche du timbre de Freddy Mercury, de Scott Weiland et de Myles Kennedy (si, si !), Aaron Buchanan (un ancien Heaven's Basement) maîtrise son sujet avec une autorité déconcertante, et emmène (avec ses quatre acolytes) l'auditeur dans des sphères rock imparables de haute qualité.

Le rock proposé par le quintet britannique, à défaut d'être brut et direct, se révèle d'une richesse inouïe, piochant ici et là, et au gré des humeurs, dans des ambiances propres au rock 70's («Dancin' down below», «Mind of a mute»), au heavy rock («The devil that needs you») et au grunge («A God is no friend», «Left me for dead»), et ce tant dans la composition que dans la production. Les guitares sont généreuses (le génial «All the things you've said and done», que je proclame meilleur morceau du disque), le basse-batterie fait le boulot avec application à défaut de folie, et les voix disposent d'une palette très variée qui brasse dans diverses influences (je l'ai déjà dit mais je le répète, si tu n'y vois pas d'inconvénient).

Véritable machine à usiner des tubes mais sans tomber dans les rouages du formatage facile et rapidement indigeste, Aaron Buchanan And The Cult Classics frappe très fort avec The man with stars on his knees, premier album sans faute de goût, aussi puissant que généreux, et qui ne pourra que ravir les fans de rock noble et majestueux.

■ Gui de Champi

# RESCUE RANGERS

**Divisive** (F200)



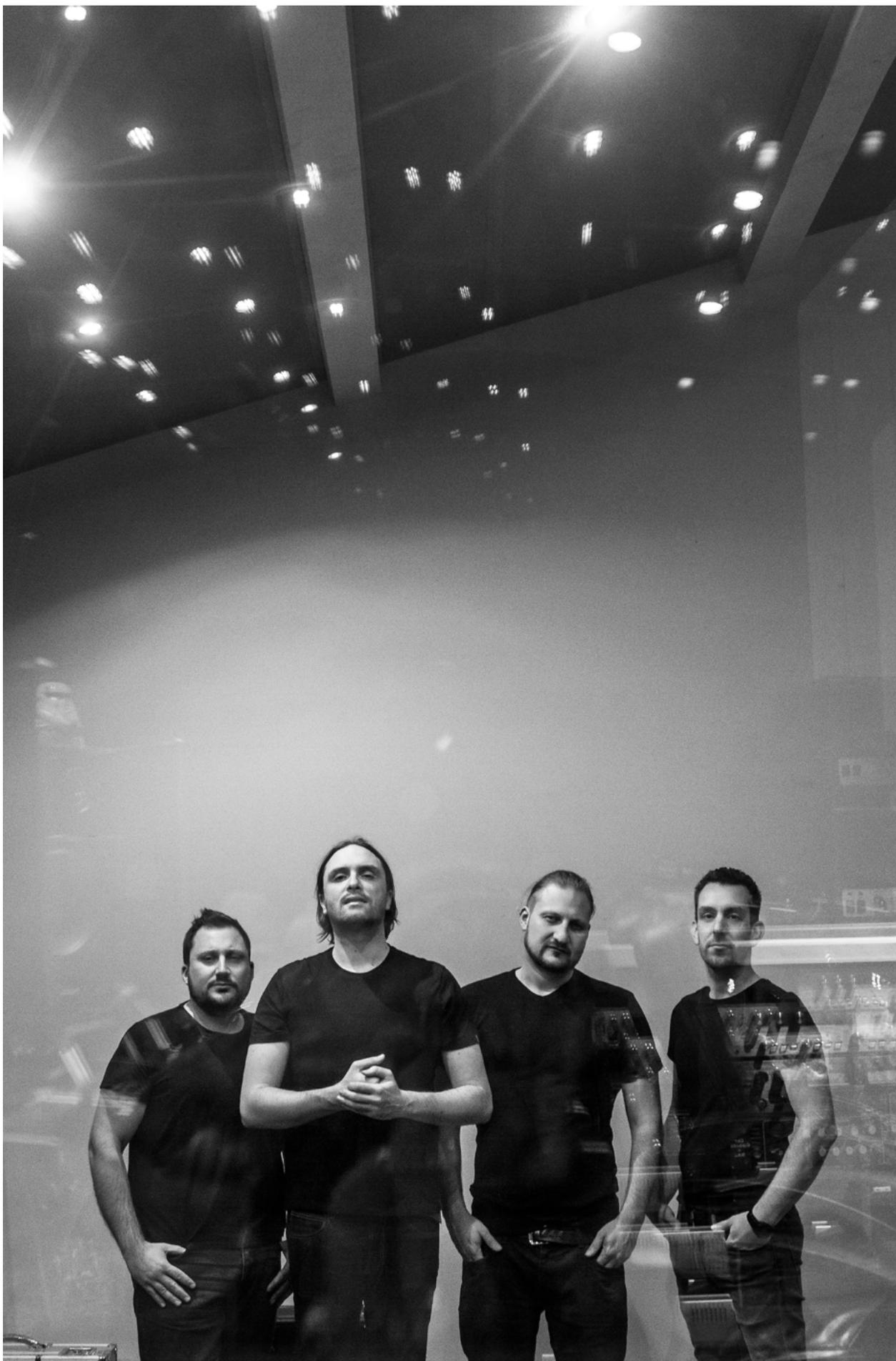
Stoner puis noise et assez agressif par moments, les Rescue Rangers nous reviennent avec davantage de liant dans la musique et de miel dans la bouche pour ce Divisive. Sans renier leur passé, c'est encore Page Hamilton (Helmet) qui assure la production, les Provençaux accentuent avec cet album (le quatrième d'où la graphie particulière du titre qui met en avant un IV) leur goût (déjà décelable auparavant) pour un rock grunge qui oscille entre la rage des premiers balbutiements de Nirvana et la classe mélodique de Foo Fighters (sur «Divisive», on peut faire croire que Dave Grohl est venu en featuring).

L'opus pourra semer la discorde parmi les fans des années 90' pour savoir quel combo a bien pu influencer tel ou tel morceau, dans le désordre, on peut évoquer (en plus de ceux déjà cités) Therapy?, The Smashing Pumpkins, Rollins Band, The Presidents of the United States of America (comment ne pas penser aux auteurs de «Peaches» avec «Peachy boy» ?), Jane's Addiction, Quicksand... Et je peux allonger la liste à l'envi tant ce rock alternatif métallisé a bercé mon adolescence. Une fois de plus, les Rescue Rangers réussissent le grand écart entre harmonies électriques savoureuses et éléments vindi-

catifs percutants en prouvant que ces opposés peuvent se côtoyer sur le même morceau («Delicious & refreshing», «Easy on the eyes [Ice cream]»). Reste à savoir s'il faut choisir l'ambiance qu'on préfère, personnellement, j'irais plutôt vers les parties mélodiques mais je n'ai rien contre un petit brûlot punk de la trempe d'«Authority» de temps en temps. C'est bien la preuve que le dosage est bon, ne perdons pas de temps à se poser trop de questions et profitons juste de la galette telle qu'elle est faite.

La double paire d'yeux (de chats ?) filtrée au violet qui sert d'artwork met mal à l'aise et si tout n'est pas rose dans les thèmes abordés («Loving your servitude», «Tradittore», «Refined barbarians»...), on sort revigoré de Divisive qui permet de recharger les batteries en puisant de l'énergie du côté de la fontaine de jouvence. On vise même l'immortalité avec ce style de riffs, de rythmes, de sons puisque les années ne les affectent pas.

■ Oli



# RESCUE RANGERS

PASCAL, TÊTE AUSSI CHERCHEUSE QUE PENSANTE ET HARANGUANTE DE RESCUE RANGERS PREND UN PEU DE TEMPS POUR RÉPONDRE À NOS QUESTIONS SUR L'ÉVOLUTION DU COMBO, SON TRAVAIL AVEC LE LEADER D'HELMET ET SON GOÛT POUR LES NINETIES... MAIS PAS QUE.

## **Le fait de retravailler avec Page Hamilton a-t-il changé quelque chose ?**

Oui tout. Ça a permis au projet, pour ne pas parler de groupe, de trouver son identité et son son. Ça a également permis d'envisager les choses sous un angle plus professionnel et de faire le tri dans l'entourage. Et puis honnêtement, de travailler avec lui c'est un peu passer son Master, voire son Doctorat en Rock. Pour cet album on est vraiment partis de là où on s'était quittés, et il m'a poussé beaucoup plus loin vocalement.

## **Join hate a-t-il été distribué aux États-Unis ?**

Il est disponible oui, mais ce qui nous permet de toucher les gens aux USA et ailleurs, c'est principalement les sites de streaming.

## **Le ton de ce nouvel album est plus «grunge» et moins «core», comment expliquez-vous cette évolution ?**

Je ne l'explique pas et l'évolution a commencé par la rencontre avec Page et avant Join hate. La seule ambition a été de produire un disque authentique, sans calcul, sans nostalgie. Tant mieux s'il évoque certaines sonorités du passé, et de toute façon «on ne se fait pas tout seul». Mais j'espère qu'il sonne comme son époque, et qu'il est le reflet de notre quotidien. On fait de la musique avec certains outils, et on cherche à lui donner un côté nerveux et brut.

## **Qui a réalisé l'artwork ?**

Toute la partie graphique a été réalisée par Imagnoscope, la boîte de Seb, le chanteur d'Abrahma. Je lui ai envoyé une photo et 30 minutes plus tard j'ai reçu une première ébauche. La difficulté, ça a été de l'arrêter, il est extrêmement inspiré et productif !

## **Là encore, on sent l'influence des années 90' sans pour autant savoir quel groupe exactement,**

## **il y a des pochettes dont vous êtes fans absolus ?**

Je dirais que j'aime les pochettes des groupes que j'adore : les Beatles, les Stranglers, Pink Floyd... Dernièrement j'ai bien bloqué sur les pochettes des Smiths ainsi que sur certaines rééditions vinyle des BO d'Ennio Morricone. Pas forcément les 90's donc !

## **Pourquoi avoir choisi «Divisive» comme titre, c'est pas juste pour la présence d'un IV ?**

On a hésité sur le titre jusqu'au bout, et finalement on s'est dit que Divisive, soit, qui divise ou est cliquant, qui était le titre d'un des morceaux, sonnait juste par rapport à l'époque. Pour le IV, c'est un idée de la copine de Seb, et ça fonctionne très bien !

## **Sur le titre éponyme, le chant sonne très Dave Grohl, il n'était pas dispo pour être en guest ?**

Si, il était dispo, et il a insisté pour le faire, mais on l'a envoyé chier. Et puis trop d'Américains dans le studio, ça devient vite lourdingue. Et sinon pour remettre les choses à leur place, cette chanson est ouvertement «inspirée» par les Stooges ; on en a parlé en amont à Page lors de pré-sessions quelques mois avant l'enregistrement, et on a plaqué l'arrangement de «TV eye» sur l'idée de base, pour en faire ce morceau. Peut-être qu'il annonce aussi la suite de l'évolution du groupe ?

## **Avec un choix total, quels seraient vos invités pour partager un morceau ?**

Alors, j'espère avoir la chance et la possibilité de continuer à travailler avec Page Hamilton le plus longtemps possible. On ressent tous la même chose dans le groupe. Maintenant, pour citer des noms : Beatles, Gilmour ou Waters, Hugh Cornwell, Troy Von Balthazar, James Brown, Iggy pop et Ron Asheton... total le choix ! Nick Oliveri, Ennio Morricone.



**Passer par le crowdfunding, c'est indispensable aujourd'hui ?**

Indispensable peut-être pas, mais ça nous a permis d'accélérer le processus de mixage et mastering.

**On a eu «Accelerate» en lyric video puis «Loving Your Servitude» en vidéo live, un clip est prévu ?**

On en parle, on pense faire un clip pour «Ice cream» et «Tradittore». Après, ça demande de l'organisation et ça devient compliqué de trouver du temps. C'est toujours la course, mais je pense qu'on en sortira au moins un sur les deux.

**Pour le Disquaire Day, vous avez joué en acoustique, c'est une expérience que vous pourriez développer davantage ?**

Oui, on le fait de temps en temps. D'ailleurs ce fut un superbe moment, chez nos Amis de Lollipop, le QG question rock du côté de Marseille. On ne change pas forcément l'arrangement des morceaux, même si on ne joue pas les morceaux plus hardcore, mais ça fonctionne bien. Ça permet d'appréhender le chant différemment et le public est toujours réceptif. Au final, on pourrait parler de set «électro-acoustique».

**Vous avez fait quelques dates en Angleterre, c'était comment ?**

Génial. Les gens étaient vraiment réceptifs à ce qu'on jouait, tu vois que ça touche leur ADN. Et on a joué avec d'excellents groupes ! Et puis la date de Londres était complètement folle, un de nos tous meilleurs concerts.



**Il y a de nouvelles dates prévues à l'automne ?**

Oui, on voit ça en ce moment, pour jouer du côté de Paris, Lille, dans l'Ouest. En janvier, a priori, on repart en Angleterre.

**Votre dernier tweet date de 2012, le bandcamp s'arrête à 2017, vous avez perdu les codes ou tout se passe forcément par Facebook ?**

Je pense que tu fais référence à un compte Twitter démarré par un ancien membre du groupe. Y'en a un plus récent mais qui n'est pas vraiment alimenté. Le nouvel album est disponible sur Bandcamp. Facebook remplace aujourd'hui le site internet et la newsletter. Et au sujet des réseaux sociaux, je trouve ça infernal, c'est le Voici du pauvre : on se met en scène, on fait croire qu'on est connu ... tu n'as jamais entendu le fameux : «pour être connu,

il faut faire croire qu'on est connu !» ? Cela dit c'est un mal nécessaire, qui permet de garder le contact avec les personnes qui nous suivent, donc tout n'est pas négatif !

**Merci !**

Merci à vous les gars, et bravo pour ce que vous faites !

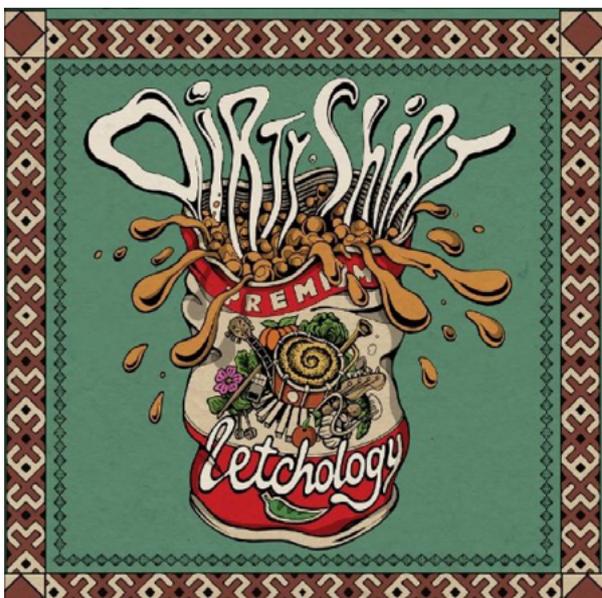
**Merci Pascal et les Rescue Rangers, merci également à Pat de la Klonosphère.**

■ Olii

Photos : DR

# DIRTY SHIRT

Letchology (Rock Attack Records / Apathia Records)



Avec Dirty Shirt, la question qu'on se pose n'est pas de savoir s'ils vont pouvoir faire mieux que leur dernier album mais au moins aussi bien tant le niveau est élevé depuis quelques années (Dirtylicious et Folkcore detour sont des must), leur dernière production permet non seulement de jouer avec le champ lexical de la bouffe (je te mets direct la recette qui mélange les ingrédients, le vieux pot traditionnel, les saveurs balkaniques et l'ambiance bouillonnante comme ça je suis débarrassé) mais aussi de se rassurer : les mecs sont vraiment bons.

Est-ce cette nourriture qui les obsède («Letch» signifie «obsédé»), pas certain, ce qui l'est, c'est que la sauce prend toujours (merde, j'avais dit d'arrêter) et que l'amalgame des cultures roumaine et anglo-saxonne fonctionne à plein régime (tooh). L'anglais et le roumain se partagent les sonorités vocales et si on ne compte pas les guests (ils sont une ribambelle à venir chanter ou jouer d'un instrument aussi sympathique que la viole ou l'accordéon), la variété sert la puissance d'impact de Dirty Shirt jamais à court d'idées pour nous faire réagir. Mention particulière pour les chants plus lourds que j'apprécie un peu moins et pour la voix d'Alexandra qui ap-

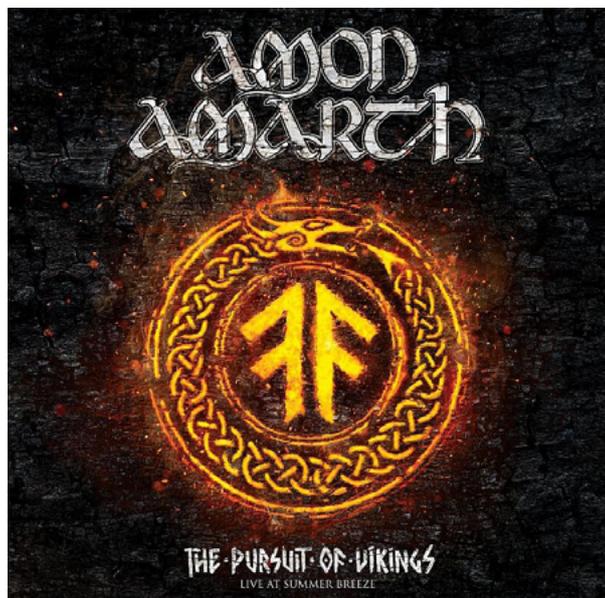
porte de la féminité (de temps à autres et un peu plus sur «Nice song») et fait beaucoup de bien dans un univers où la testostérone l'emporte sur le reste. C'est dire car les rythmiques dansantes qui puisent leur source dans le folklore sont imparables («Latcho drom», «Nem loptam», «Starea na iei»...) et accessibles à toutes les oreilles. Mais voilà, quand les riffs tombent, ça fait vraiment mâle («Put it on» envoie Korn se rhabiller au rayon fillettes) et on rigole beaucoup moins. Pour autant, le groupe sait parfaitement doser ses intentions et évite d'en mettre trop, notamment quand le propos se durcit, une fois la grosse mandale passée (et certains en méritent, n'est-ce pas Trump dont la voix est samplée sur «Hora lent»), on rembraye sur un son venu de la Roumanie profonde ou sur une partie mélodieuse ultra catchy.

Les inconditionnels de Dirty Shirt, et ils sont de plus en plus nombreux, en ont pour leurs lei, c'est une grosse ration de folk core qui nous est servie (promis, c'est la dernière) et que ce soit sur la quantité ou sur la qualité, on ne peut qu'être satisfait et décerner les trois étoiles réglementaires (oops, je l'ai refait). Si tu veux retrouver le sourire et gigoter dans tous les sens, comme ses prédécesseurs, Letchology fait le boulot tout en allant encore un peu plus loin (l'habillage de «Killing spree»), si d'ici le prochain service, y'a du rab, on prend.

■ Oli

# AMON AMARTH

The pursuit of vikings (Metal Blade Records)



Clairement, le viking/death/melodic/metal n'est pas un style qui a bonne presse dans ma discothèque. Je crois même n'avoir aucun disque de ce genre dans ma collec'. Sauf que j'aime bien Amon Amarth. Pourquoi ? Peut-être que j'étais dans de bonnes dispositions quand j'ai écouté Surtur rising et notamment l'excellent «War of the gods» qui ouvre le skeud, et que ça m'a marqué. Il se trouve que j'ai eu par la suite l'occasion de les voir deux fois en live, et j'ai trouvé ça très bien. Musicalement et visuellement (je vois encore ce putain de drakkar sur scène au Sonisphere 2013 !). Donc quand j'ai reçu dans ma boîte aux lettres un exemplaire de The pursuit of vikings, album live, l'occasion était trop belle.

D'autant plus qu'Amon Amarth ne rigole pas avec la marchandise en proposant le live intégral de sa prestation au Summer Breeze en audio et en vidéo, ainsi qu'un docu de 100 minutes sur la carrière du groupe qui vient de fêter ses 25 ans d'existence. Concernant le DVD live, Amon Amarth donne accès à 128 minutes d'une prestation de haute volée. Le son est dantesque, la qualité visuelle (tant le footage que la pyro et le lightshow) est nette est sans bavure, et la prestation du groupe est époustouflante. Le groupe pioche dans

quasi toute sa discographie (en mettant en avant Jomsviking, dernier album studio) pour présenter une set list qui défonce. La bande de Johan Hegg a mis les petits plats dans les grands en proposant une scénographie digne des plus grands (Iron Maiden en tête), et le groupe est clairement à son avantage sur l'immense scène du Summer Breeze. Et bien que le frontman ne soit pas très communicatif, on se dit que le death mélodique des cinq Suédois se suffit à lui-même pour que l'auditeur/spectateur passe un aussi bon moment que le public du festival complètement acquis à sa cause (et très certainement mis au courant que le concert serait enregistré !). Et même si, encore une fois, ce style n'est pas celui dont je raffole, quelle claque ! Les mecs ne font pas semblant, ils donnent tout ce qu'ils ont et deux heures plus tard, nous voilà rassasiés !

Je ne vais pas m'attarder sur la version CD, dont la restitution sonore du live est de grande qualité et identique à celle du DVD. Et pour ce qui concerne le DVD accompagnant le live (audio et vidéo), il s'agit d'un documentaire (non sous-titré dans la version en notre possession) sur l'histoire du groupe, ses influences, ses débuts, son univers, le tout richement documenté et avec la participation des membres du groupe, leurs proches et leurs fans. Indispensable pour l'aficionado, et toujours intéressant pour l'amateur de rock en général.

Tu l'auras compris, The pursuit of vikings (également dans une version deluxe agrémenté d'un autre live «secret» sur une plus petite scène du Summer Breeze Open Air avec des morceaux plus confidentiels) est une sacrée aubaine pour les amateurs de sensations fortes et les amateurs du genre. La qualité exceptionnelle de la restitution sonore et visuelle mérite assurément de se pencher sur la question de ce mastodonte du death mélodique.

■ Gui de Champi

# PUPPY

The goat (Spinefarm Records)



Trio Londonien formé en 2014, Puppy a tout pour plaire. Vraiment. Et The goat, premier album, a de quoi faire sensation. Rien que ça !

Paru chez Spinefarm Records, The goat est en effet un disque qui met en valeur les qualités intrinsèques d'un groupe qui a tout (et qui a tout compris) pour plaire. Voix plaisante (mais qui pourrait paradoxalement en énerver plus d'un) dans un registre clair et envoûtant que ne pourrait renier Thobias Emeritus de Ghost («Poor me» et même «I feel an evil»), refrains imbattables, riffs bien sentis, et aussi et surtout influences bien digérées ! Le mix presque parfait d'un Black Sabbath dans les riffs démoniaques, d'un best of de la scène de Seattle du début des 90's (pour ne pas citer le terme «grunge») et de Weezer pour les refrains, le tout saupoudré comme il se doit de plans «modern rock» à la Alter Bridge. Autant dire qu'on brasse large.

Comme tous les champions, Puppy a décidé d'ouvrir son disque avec un morceau imparable et premier single de l'album. Plutôt malin de leur part. «Black hole», car c'est ce fameux premier morceau, est un condensé de ce que le disque proposera de mieux pendant 43 minutes. Et pour ne pas relâcher la pres-

sion, «Vengeance» pulvérise les compteurs du riff puissant et des mélodies vocales attachantes.

La production est soignée, tout est calibré pour que ça marche, et bien entendu, ça marche ! C'est divertissant, enivrant et rafraîchissant, et clairement ça fait du bien. Refrains léchés («Just like you»), riffs entraînants («And so I burn» en guise d'hommage à Iron Maiden) et, ô bonheur, on a la chance d'échapper à la sacro-sainte ballade inutile qui aurait pu être le seul défaut de ce disque sans défaut. Véritable machine à tubes, Puppy a été biberonné aux machines de guerre rock'n'roll et ne se garde pas de le faire savoir. Chaque instrument est délicieusement mis en valeur, et le combiné rock metal/pop song est savamment dosé. Du travail d'orfèvre.

Si Puppy est un «groupe d'un album», il aura sacrément bien réussi son coup. Par contre, et ce que je lui souhaite, si le trio persévère et nous propose dans un avenir relativement proche un deuxième album de la même trempe, ça risque de swinguer dans les chaumières !

■ Gui de Champi

# SHAÂRGHOT

Vol. 2 : the advent of shadows (Planète Nomade)



Tournée fracassante faite de concerts hauts en couleur, EP qui a bel et bien cassé quelques corps, Shaârghot n'a pas franchement relâché ses efforts en 2018 et a même trouvé le temps d'enregistrer de nouveaux titres pour sortir le deuxième chapitre de leurs épiques aventures. Bien le bonjour depuis leur monde cyber-gore zombiesque post-apocalyptique.

Le cœur de la bête est formé par trois titres présents sur l'EP («Doom's day», «Into the deep» et «Break your body»), trois valeurs sûres qui restent en tête et provoquent la gesticulation incontrôlée des membres, si tu ne les connais pas encore, ça va faire mal (et je me demande comment tu as pu passer à côté du clip de «Break your body» ???), si tu les connais déjà, l'enchaînement fonctionne toujours aussi bien et permet de t'enfoncer un peu plus dans leur univers, tu peux alors totalement lâcher prise pour le reste de l'opus (ou «Kill your god» en remet une couche pour les connaisseurs). Se faire happer dans les profondeurs du monde de Shaârghot ne se fait pas pour autant en un coup de clic (quand bien même les rythmiques sont prépondérantes dans leurs constructions), on s'est juste fait avoir en douceur par «Miss me ?», belle introduction qui plante le décor et sème

les premières idées de «Black wave» histoire de faire passer une certaine martialité comme de la normalité. Quand on fait dans l'électro-indus-métal, forcément, le binaire qui fracasse est de sortie mais ici, les gars en usent et parfois en abusent pour nous mettre à genoux. Et plutôt que le faire à la Rammstein (donc en lourdeur), ils s'amuse à parsemer leurs riffs et leurs mesures de samples assez clairs qui visent le haut du spectre audible. Ça titille les oreilles en laissant le corps en alerte alors qu'ailleurs on serait déjà enterré... Alors qu'on n'est pas encore mort («Now die !!!») et que la survie passe par un réveil immédiat («Wake up»). Ce titre et le suivant («Bang bang») empruntent un peu, par certains aspects, à Punish Yourself, le groupe ne cache pas cette référence aux grands frères, pas plus qu'il ne dissimule son amour pour l'EBM (Electronic Body Music si les noms de Front 242, Front Line Assembly, VNV Nation ou Skinny Puppy te sont étrangers). Shaârghot travaille aussi ses ambiances et si toutes les pistes ont de belles idées instrumentales, celles qui sont construites sans chant, comme «Regrets», trouvent parfaitement leur place au sein de ce Vol. 2 : the advent of shadows qui s'achève en beauté avec un «Shadows» qui sonne comme un hymne et va nous faire frissonner en live, prouvant que les gaillards peuvent procurer des sensations qui ne sont pas que physiques.

Il va donc falloir encore compter avec Shaârghot en 2019 et on ne va pas s'en plaindre tant le combo a progressé ces dernières années passant du rang d'outsider potentiel à pion essentiel de l'échiquier métal indus qui lorgne vers la place du roi.

■ Oli



# INTERVI OU : SHAÂRGHOT

QUAND IL FAUT PASSER SHAÂRGHOT SUR LE GRILL DE NOTRE TRCHANTE «INTERVI OU», C'EST FORCÉMENT SON GRAND MANITOU ETIENNE QUI SE CHARGE DES DÉCISIONS ET QUI Y VA FRANCO LA PLUPART DU TEMPS...

## **Projet solo en groupe ou groupe ?**

J'ai essayé pendant des années de faire des projets en groupes mais ça partait vraiment dans tous les sens, du coup j'ai fait mon projet solo et j'ai trouvé l'équipe ensuite ! C'est à mi-chemin entre une monarchie éclairée et un collectif, on va dire ! (rires)

## **Cyber-punk ou métal-indus ?**

Les 2 mon général.

## **White Zombie ou Ministry ?**

White Zombie, je trouve qu'il y a plus de second degré dans ce que faisait et fait maintenant Rob

Zombie et j'aime bien les musiciens qui font le job sérieusement sans trop se prendre au sérieux. Et pour être franc on situe toujours Ministry dans nos influences alors qu'en réalité j'ai commencé à en écouter qu'après avoir fini le premier album et très honnêtement je n'ai jamais vraiment accroché.

## **Skinny Puppy ou Front Line Assembly ?**

Compiqué, Skinny ça regorge de supers bonnes idées et c'est très très riche mais ma préférence va à Front Line qui a quelque chose de plus posé, plus calme, et perso j'aime beaucoup me passer l'album Echogenetic en musique de fond quand je bosse sur un truc qui ne nécessite pas forcément



l'utilisation de mes oreilles, ça reste très entraînant sans être agressif et ça détend en même temps.

#### **Punish Yourself ou Y Front ?**

Désolé mais là je ne peux pas répondre autre chose que Punish Yourself. D'ailleurs lorsque j'ai découvert Punish lors de la sortie de Pink panthere party j'ai pris une baffe tellement monumentale qu'en sortant j'étais mi-surexcité mi-dépité. C'était une ambiance géniale, incomparable, les bodys paints étaient parfaits, j'avais passé un moment extraordinaire ! Mais après avoir vu ça, je me suis bien demandé comment un petit projet comme le mien pouvait bien trouver sa place et j'étais à deux doigts de me dire «bon ben c'est foutu j'ai plus grand-chose à apporter ni visuellement ni musicalement, je vais peut-être faire autre chose en musique finalement». Et quelques années plus tard, j'ai changé d'avis en me disant «oh et puis merde, j'ai envie de faire ça quand même parce que ça me fera marrer, au pire je me serai bien amusé 2,3 ans, on me traitera de sous-Punish mais au moins je n'aurai pas de regrets et je l'aurai fait» et finalement ça fait 4 ans que ça dure, on a joué plusieurs fois ensemble et le public ne trouve pas ça si similaire. Comme quoi à un moment faut arrêter de trop se poser des questions...

#### **Rammstein ou Das Ich ?**

Bah là tu me prends par les sentiments... J'ai découvert Rammstein ado et j'ai été marqué par la puissance de la mise en scène... et aujourd'hui ils me collent encore des baffes... ce n'est pas le truc musical le plus recherché mais c'est d'une efficacité incontestable, un peu comme AC/DC je dirais, mais presque toutes les personnes qui font de l'indus de nos jours on gardé une petite influence de ce groupe pour une raison ou une autre.

#### **Crowdfunding ou label ?**

A moins d'avoir un gros label capable d'injecter une masse de blé dans ton album je ne vois pas trop trop ce qu'ils pourraient nous apporter... et puis lorsque tu respectes ton public et que tu es généreux avec lui il te le rend bien alors je dirais crowdfunding !

#### **Video-clip ou court-métrage ?**

Les deux se rejoignent de plus en plus dans notre univers. Shaârghot n'est pas juste un projet musical, c'est aussi de la vidéo, du cinéma, de la BD, du théâtre... c'est pluridisciplinaire en fait. Là, on va automatiquement inclure des parties court-métrage avant nos clips mais il n'est pas impossible de faire aussi un court-métrage sur l'univers étendu de Shaârghot et pas seulement

quelque chose de focalisé sur les musiciens.

#### «Uman iz jaws» ou «Break your body» ?

«Break your body» tout simplement car c'est le plus abouti ! «Uman» on l'a pondu en une aprèm' sans trop savoir où on allait, c'était presque de l'impro, «Break your body» par contre je l'ai vraiment pensé en avance avec Teddy le réalisateur, disons que je suis l'auteur scénariste de tous les clips mais que je m'implique dans la réalisation d'avantage depuis «Break your body», et je pense que le prochain risque de quelque peu de surprendre...

#### Puritanisme ou censure ?

C'est quoi véritablement la question ? Lequel des deux on met en premier sur le bûcher ? Si c'est en rapport avec notre clip qui ne passe pas sur Facebook, censure...

#### Salle ou Festival ?

J'ai une affection particulière pour les salles car la plupart du temps il n'y a pas de crash barrière et je sens le public, je peux jouer avec lui plus facilement, le toucher, sentir leurs énergies et ça m'en donne ! Il s'opère un transfert d'énergie plus fort dans les petites salles auquel je suis très sensible ! Après j'aime bien jouer en festoche aussi mais si je n'ai pas à un moment la possibilité de m'approcher du public pour sentir son énergie je sais que ça va me frustrer ! Je veux pouvoir palper ces émotions car elles me nourrissent !

#### Elysée Montmartre ou Petit Bain ?

L'Elysée était une super date mais il y avait des crash barrières... alors oui j'ai bien réussi à aller au contact du public mais du coup je pense que tu l'as compris, je préfère le Petit Bain à cause de la proximité !

#### HellFest ou Festival 666 ?

Ouh la ! Rien à voir. Les deux seront très sympas mais de façon très différente ! Il est clair que jouer au HellFest c'est loin d'être anodin et c'est véritablement un plaisir de pouvoir jouer dans un lieu aussi reconnu, surtout que ça a été mon premier Fest Metal quand j'étais ado... et maintenant je vais y jouer avant mes 30 ans ! (rires) J'avoue que j'ai encore un peu du mal à y croire mais j'ai hâte d'y être !

Pour le Fest 666, on a fait de nombreux petits festivals peu connus et on a souvent été très bien accueillis ! Les gens qui font ces festivals sont souvent des passionnés qui en veulent et le public est très différent de celui des gros events ! C'est souvent très festif, très différent des uns et des autres et souvent assez inattendu !

On s'est bien retrouvé programmé à un festival viking une fois et c'était franchement top ! Sur-tout de voir des types en peaux de bêtes faire des

pogos sur la musique d'un monde «futuriste» ça a quelque chose d'assez anachronique et très amusant ! (rires) Nan je ne peux pas choisir, les deux seront bien chacun à leur façon !

#### David Cronenberg ou Alexandre Aja ?

Cronenberg sans hésiter, son approche un peu glauque expérimentale, bidouille organique me plaît bien même si parfois ça sent le plastique mais ça a son charme ! (rires)

#### Science-Fiction ou Anticipation ?

Anticipation ! La science-fiction laisse plus la place à une utopie, d'autres mondes, de l'espoir, une possibilité de fuite pour un ou des mondes meilleurs alors que les futurs proches option cyberpunk post apocalyptique sont plus proches de notre réalité, plus sombres, plus parlants je trouve. Plus le temps passe d'ailleurs plus j'ai l'impression de vivre dans un chapitre de Transmetropolitain...

#### Clive Barker ou William Gibson ?

Je vais être franc je ne connais pas assez bien le travail de William Gibson pour pouvoir juger, il faudrait que j'approfondisse mes connaissances sur le sujet au lieu de répondre une connerie. Après je peux difficilement ne pas avoir un léger rictus aux lèvres en pensant aux cénobites de Mr Barker ...

#### Comic book ou BD ?

J'aime les deux mais à cause de Transmetropolitain je suis vraiment obligé de dire Comic Book même si «Neige» a été mon premier amour en matière de BD post-apo', je ne savais même pas lire à l'époque d'ailleurs (rires). Mais l'univers dans lequel vit Spider Jérusalem est tellement hurlant de vérité que ça m'a terriblement marqué !

#### Merci Etienne et les Shaârghot, merci également à Roger chez Replica Promotion.

■ Oli

Photos : Jerome Veega





## DEVOTCHKA

This night falls forever  
(Concord Records)

Sortie des radars depuis 2011, la «jeune fille» fait son retour par une belle nuit étoilée, une nuit qui tombe éternellement mais qui possède la chaleur du coucher du soleil. Le quatuor utilise toujours et encore la richesse de ses talents (une dizaine d'instruments différents sont utilisés) pour multiplier les délicatesses aux sonorités pop-folk et même se laisser emporter par une fougue plus rock par moments. A leurs qualités propres, DeVotchKa ajoute violoncelles, violons, clarinette et même quelques voix amies pour colorer davantage leur crépuscule. On en voit de toutes les teintes, depuis la mélancolie jusqu'à l'excitation avec un petit peu de cette attitude contemplative qui est devenue la signature de la ville de Denver (celle de David Eugene Edwards et de ses 16 Horsepower ou Wovenhand). Au rayon indie-folk, les Américains n'ont pas de leçon à recevoir mais restent assez humbles ne surjouant pas de leurs forces et évitant le côté démonstratif «voici ce qu'on sait faire» cherchant toujours les plus belles harmonies pour leurs compositions qui font de ce nouvel album un paquet de jolis bonbons de différentes saveurs enrobés avec soin, dont le goût reste en bouche bien plus longtemps que la sucrerie («Straight shots», «Empty vessels»).

■ Oli



## LINE

A walk above clouds  
(Autoproduction)

Un peu de géométrie. Si une ligne se définit par une succession de points, alors cette Line musicale est une courbe dessinée grâce aux points suivants : trip-hop et electro et pop-rock. Des univers reliés impeccablement dans le tout premier EP de ce groupe toulousain. Dans la lignée de Morcheeba, Attica Blues ou Portishead, c'est d'abord la voix aérienne et claire de Johanna Luz qui nous guide, entourée de Pierre Planas à la guitare, Edouard Bertrand aux claviers, Christophe Ponsolle à la basse, Mikaël Torren aux percussions et Fabien Tournier à la batterie. Une partie instrumentale riche et subtile, à la fois rock et électro, qui porte une chanteuse au timbre délicat et volatil, entre groove et jazz. Cinq titres très mélodiques, mélancoliques, joliment construits, qui regorgent d'orchestrations élaborées, sans tomber dans la surenchère du mille-feuilles sonore. Mais ce premier EP a déjà plus d'un an, et espérons que le single «Ground» qui vient de sortir en février 2019, préfigure l'arrivée d'un prochain album. En tout cas, on est conquis sur toute la Line.

■ Eric



## I DON'T KNOW HOW BUT THEY FOUND ME

1981 EP (Fearless Records)

I Don't Know How But They Found Me est une citation de Doc dans «Retour vers le futur» mais c'est aussi depuis 2016 un des duos les plus chauds des Etats-Unis. Dallan Weekes (chanteur et bassiste, ex-Panic! at the Disco) et Ryan Seaman (batter, ex-Falling in Reverse) ont un don certain pour envoyer de la mélodie ultra catchy avec trois fois rien, optimisant chaque son et donnant à leurs rythmes une dimension vitale. iDKHOW n'a pour le moment livré que 7 titres mais plus de la moitié sont des tubes ! Sur cet EP, on a 5 plages dont «Choke», «Do it all the time» et «Bleed magic» qui donnent tous l'envie de chanter, de danser et force l'auditeur à afficher un sourire. «Absinthe» est un peu plus difficile d'accès tandis que «Social climb» est trop osé en termes d'arrangements pour être un aussi gros tube que «Choke» (quelle bombe ce morceau !) mais tous deux tiennent la route, ils offrent juste un autre visage au duo qui explore alors davantage leurs instruments et délaisse quelque peu leur recherche de l'efficacité ultime. Bien plus actuel et moins retro eighties que leur premier single «Modern day cain», le duo m'a ravi alors si tu ne veux pas rater la vague, mets-toi à la page (en matant leurs clips ?).

■ Oli



## THIS IS DADDY LONG LEGS

Noise gate  
[Atypeek Music]

Mulhouse 1990, Michel Z. et Erik M trafiquent leur basse et bidouillent des machines, attirent dans leur garage le batteur Steph A. et montent un groupe avec un nom bizarre d'araignée, ils enregistrent une démo (discrètement intitulée Noise gate) au printemps 1992, quelques mois avant de mettre fin à leurs activités. Leurs chemins se séparent dans de multiples directions (dont Kill The Thrill pour Erik) et on n'entend plus leur son durant presque trente ans et cette réédition d'Atypeek Music, toujours à l'aise pour dénicher des trésors. Celui-là, ils sont allés le chercher loin mais ça vaut vraiment le coup car si la scène noise française était prolifique à cette époque, toutes les productions ne peuvent encore tenir la comparaison aujourd'hui tant les standards de son ont évolué et nos oreilles avec. Si les guitares sont bien distordues, le son reste propre et claqué là où beaucoup d'autres sortaient des trucs dégueulasses «parce que le style voulait ça». Non, on peut/pouvait jouer sur l'opposition chant clair/mélodique et riffs crados saturés tout en assurant une prod' toujours correcte en 2019. Ce skeud n'est pas vraiment une pièce historique (à part pour les fans d'Erik M) mais permet de se replonger avec délice dans les années 90'.

■ Oli



## BEARTOOTH

Disease  
[Red Bull Record]

Troisième album, et encore un simple mot pour présenter ce nouvel LP de Beartooth. Après Disgusting et Aggressive, voici Disease. Troisième coup de dent pour un groupe surtout construit autour de Caleb Shomo, chanteur et déjà unique rescapé du line-up originel. Et Caleb et ses acolytes proposent un metalcore majoritairement très mordant. On se fait bien secouer la couenne sur des titres comme «Bad listener» ou «Enemy», qui transpirent le heavy ou le hardcore. Il y a toutefois des calinoux mélodiques comme «Believe» ou «Disease», de la chansonnette sirupeuse qui aurait pu rester dans le rayon pop. Mais l'ours est un prédateur sauvage, et il excelle plus quand il distribue des coups de griffes à tour de bras. Avec 12 titres offerts, on est quand même dans un très bon album metalcore. Et Beartooth, contrairement à des collègues comme Bullet For My Valentine, n'a pas limé ses incisives pour pouvoir mieux mâchouiller du chamallow. Beartooth a cette même niaque que l'on retrouve chez Of Mice & Men, et c'est dans ce registre-là que ce groupe de l'Ohio excelle.

■ Eric



## HERE LIES MAN

You will know nothing  
[RidingEasy Records]

Un an après un album éponyme remarquable en tout point, Here Lies man a lancé You will know nothing, un deuxième album toujours hébergé par la compagnie RidingEasy Records (The Well, Monolord, Blackwater Holylight). Un groupe hors du temps actuel qui continue de proposer une éminente alliance entre heavy rock, psychédéisme et influences afrobeat. Annoncé comme étant une suite développant davantage et de manière sonore le paysage sonore emprunté par les Américains depuis leurs débuts, You will know nothing en est une belle preuve. Se partageant entre titres mettant en exergue d'une part la complexité des rythmiques et un riffing cru («Summon fire», «Taking the blame» ou «Memory games») et d'autre part des plages de respiration psyché et relaxante («Voices at the window», «You ought to know» et la notable «Floating on water» qui pour le coup est un bel hommage au «Planet caravan» de Black Sabbath), Here Lies man déroule une esthétique sonore subtile et singulière dont pas mal de formations devraient s'inspirer pour gagner en intérêt. S'inspirer d'un courant c'est bien, se le réapproprier c'est mieux.

■ Ted



### THEY CALL ME RICO & THE ESCAPE

Sweet exile (Voxtone Records / Inouie Distribution)

Ce qui est souvent bien avec tout ce qui touche au blues ou au folk-rock, c'est que dans l'ensemble quand c'est bien fait, souvent la déception n'est jamais réellement présente dans les esprits. Autant on ne peut être convaincu par le génie d'un artiste, autant son travail peut être reconnu et salué. They Call Me Rico fait partie de cette tranche d'artiste qui aime donner. Sa générosité et son honnêteté respirent dans son dernier disque Sweet exile. Un disque qui, à ma grande surprise, est bien plus varié en terme de mélodies, de styles et de richesses sonores, que son prédécesseur, This time. À un point qu'on en découvrirait presque un nouveau Rico, accompagné pour l'occasion de The Escape (Jean à la basse et Josselin à la batterie). Renouant avec son esprit vagabond («Sweet exile») et blues («Take me as I am»), le Québécois mise sur des tonnes rock d'excellentes factures (la très dEUS «Needle in a haystack», ou la vigoureuse «Odd one out») ou peut proposer des ballades poignantes («If you should leave me» et sa tonalité western spaghetti, ou «When the summer ends»). C'est au gré des humeurs, et si tu pars en road trip prochainement, dis toi bien que tu tiens là ta bande son.

■ Ted



### AT THE MERCY

At the mercy (Autoproduction)

J eune combo du Sud de la France, At The Mercy se présente avec un EP (6 titres) éponyme de fort belle facture (enregistrement à l'OddWave Studio de Marseille) qui nous fait voyager aux quatre coins du rock chargé en émotions qui puisent autant d'amour dans le métal que dans la pop, dans l'émo pur que dans des sonorités plus électroniques pour habiller des titres punchy et accrocheurs. Sorte de point de liaison entre les Deftones et Incubus, le combo peut faire penser à Stereotypical Working Class ou Young Cardinals pour ne pas forcément aller chercher des références californiennes avec des écorchures propres (dans les deux sens du terme) à un courant longtemps porté par les Anglais et notamment Funeral For A Friend (pour ne citer qu'eux). Les variations de rythme, de tonalité du chant, de saturation (et donc de clarté) des guitares, les apports discrets mais efficaces des samples, la bonne gestion de la tension (quel régal que l'inaugural «All is noise for those who kissed the fear» même si le reste de l'EP est très bon aussi), At The Mercy ne laisse rien au hasard, a bien préparé sa galette et possède tous les atouts pour grandir et partager sur un maximum de scène cette volonté d'en découdre avec classe.

■ Oli



### SENSES FAIL

If there is light, it will find you (Pure Noise Records)

Cet album est tout simplement indispensable dans ta discothèque si tu souhaites posséder absolument toutes les sorties punk rock à tendance emo de l'année 2018. Si ce n'est pas le cas, If there is light, it will find you peut alors avoir un intérêt si tu suis ce groupe depuis sa création en 2002 et que tu as apprécié ses 6 précédents LPs. Mais peut-être que tu ne t'intéresses qu'à Buddy Nielsen, chanteur et unique représentant de la formation originale, qui a usé un paquet de gratteux et de batteurs. Éventuellement, tu peux apprécier ces 12 tracks, où les refrains sont repris en chœur, les guitares sont tout juste saturées, et la section basse-batterie propose une partition basique et conforme au dogme pop punk. Sinon, si tu es un collectionneur d'artworks sympathiques, tu peux commander la version vinyle pour mieux admirer celui-ci. En dernière option, si tu cherches un fond sonore plutôt dynamique, pas trop exigeant et pour lequel les titres s'enchaînent dans une relative indifférence, tu peux passer en boucle ce LP. Mais si tu ne te retrouves dans aucune de ces propositions, tu peux passer à autre chose, ce n'est pas très grave.

■ Eric



## GRAN MONO

Ocean of nothing  
[Autoproduction]

Ils sont trois, ils sont expérimentés (puisque déjà à l'œuvre avec différents combos genre Geneva, 10 000, Poumon ou Superbock Matador) et envoient du gras bien lourd et distordu. Voici Gran Mono et un premier EP qui navigue entre noise et sludge avec un son bien dégueulasse comme il faut et un truc qui ressemble parfois assez peu à du chant qui dégouline par-dessus. Si j'hésite entre poisseux, gluant et marécageux au rayon des adjectifs, tu comprends l'idée... La voix agressive est bien plus excitante que celle qui laisse traîner la justesse avec le timbre, c'est donc vers les ambiances et la tonalité globale du combo qu'on tourne les oreilles pour profiter de cet Ocean of nothing. On se retrouve à faire un saut dans un garage des années 90 où des instruments rouillés sont accrochés au mur, les tâches d'huile humidifient le sol et trois gaillards s'excitent sur leurs instrus faisant fi des schémas classiques de la composition rock au profit d'un esprit, d'une mentalité. On veut bien être sympa mais à un moment donné, faut que ça fasse mal et qu'on sature l'espace («Down» le titre est-il un clin d'œil au groupe ou ne sert-il que le propos laissant penser que les noms des morceaux forment une phrase ?). Oreilles sensibles s'abstenir.

■ Oli



## TANKUS THE HENGE

I crave affection Baby, but not  
when I drive [SRM Records]

C'est comme une virée en bateau, une belle journée de printemps. A la cool, à la fraîche, on suit le vent pour une ballade sympathique et vivifiante. La météo est idéale pour prendre du plaisir et quelques sensations, glisser sur les flots, mais sans prise de risque ni de manœuvres audacieuses. Bienvenue sur le Tankus the Henge, fier voilier battant pavillon anglais, qui a pris la mer en 2010, composé d'un équipage de 4 Londoniens, mais qui embauche un paquet de marins au gré des 12 escales de ce I crave affection baby but not when I drive. Cuivres, orgues, pianos, banjo, harmonicas, et autres backing vocals viennent se greffer au noyau chant-piano-guitare-basse-batterie. Et tout ce petit monde nous emmène dans un voyage pop rock, où l'on va longer des rivages jazzy, explorer les îles qui swinguent, s'abriter dans des criques rock steady, où dépasser le cap ragtime. Une belle promenade, sans mal de mer ni coup de vent, juste voguer dans un courant expressif et plutôt festif. Pour leur deuxième LP, Tankus the Henge sait nous faire voyager, et nous fait voir du pays. Rafraîchissant.

■ Eric

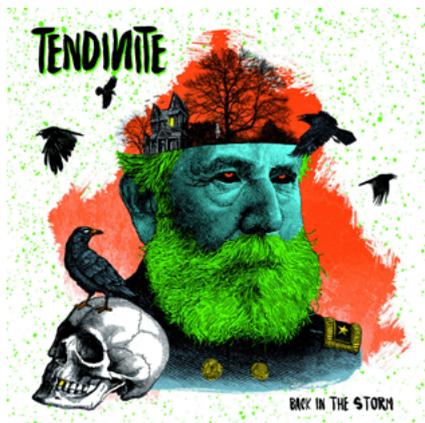


## BRAIN DAMAGE

¡Ya no más! [Jarring Effects /  
L'Autre Distribution]

Brain Damage n'est jamais là où on l'attend. Tandis qu'il était affairé à réaliser un album avec Harrison Stafford de Groundation (Liberation time, sorti en 2017), le Stéphanois participait en parallèle à un projet en Colombie entamé en 2016 et dont le point de départ fut sa rencontre avec les membres de l'association socio-culturelle Gatos Negros lors de sa participation au Tele-rama Dub Festival. L'objectif : partager des sessions d'enregistrement avec la crème des artistes de la scène indécolumbienne (Macky Ruff & La Gaitana, Jimena Angel, Kontent Thug et Javier Fonseca d'Alerta Kamarada) mais également avec des artistes issus de quartiers défavorisés et oubliés de Bogota. Le résultat : une agréable combinaison de titres hip-hop latino, de reggae teinté par moments de soul-jazz avec les vocalises de Jimena, et de dub-électro très léger aux charmantes influences sud américaines. Une richesse musicale, justifiée par les couleurs instrumentales du pays (tambour, trombone, congas, harpe, marimba...), que Brain Damage défend bec et ongles depuis ses débuts. Encore un voyage fructueux pour Martin qui vient à coup sûr de nous livrer un album caliente à garder au chaud pour passer un été comme il se doit.

■ Ted



## TENDINITE

Back in the storm  
[Autoproduction]

Ils auraient pris comme nom de scène Céphalée ou Hémorroïde que ça n'aurait pas été approprié du tout sensiblement parlant, même totalement opposé aux réactions physiologiquement définissables à l'issue de l'expérience auditive du deuxième EP de ce trio Rémois. Tendinite est un nom effectivement beaucoup plus convenable car tout comme le premier EP éponyme sorti en 2018 ça chauffe de partout, mais jamais dans la douleur. Du très bon noise rock qui flirte avec le punk, le garage et quelques très légères intonations surf music. Avec Back in the storm, Tendinite calme très légèrement l'emballement électrique par rapport à leur premier EP, mais si le titre introductif «Back in the storm» pose un rock lourd à souhait, «Thou, shiny bride» puis «Hide the smoke» balancent un punk énergique pour terminer (déjà ?! Snif..) sur «The glue», qui scotche avec une entrée en matière imparable, un riff tubesque, et une batterie qui envoie du petit bois. Alors normalement, quand on a une tendinite, on arrête de bouger et on passe la pommade. Pour Tendinite, faut pas laisser refroidir : on repasse en boucle les 4 titres et on retourne dans l'orage.

■ Eric



## OFF MODELS

Never fallen in love (Hell Vice / Teenage Hate Records ...)

Leur K7 éponyme a suffisamment fait remarquer les Off Models pour que notre vœu soit exaucé, ils sortent un album ! Et il est dispo en CD via plusieurs labels ! Tu n'as donc plus aucune excuse pour passer à côté de leur indie rock et du charme de la voix d'Anne, plus douce que celle des Buzzcocks, à qui le titre fait un clin d'oeil. «Never fallen in love» est une compo qui a déjà vécu mais tu n'en retrouves qu'un autre déjà présente sur le EP spécialement sorti pour leur tournée et donc c'est bel et bien du son frais auquel on a droit. Enfin, frais, mais pas de toute jeunesse puisqu'une des principales ambiances est celle des années 80, entre sonorités distordues (peut-on parler de proto-pop-noise ?), basse sourde qui s'oppose aux guitares claires et joyeuse insouciance qui donne du rythme et des mélodies accrocheuses. L'ensemble est très homogène, il permet de renforcer la construction de l'identité du groupe et de se laisser porter par les titres sans rester bloqué sur une faiblesse (ou s'exciter pour un méga tube, encore que «Not what you think» m'a bien tapé dans l'oreille). Signature, jolie tournée, bel album (avec deux artworks assez opposés), Off Models confirme tout le bien qu'on pensait d'eux !

■ Oli

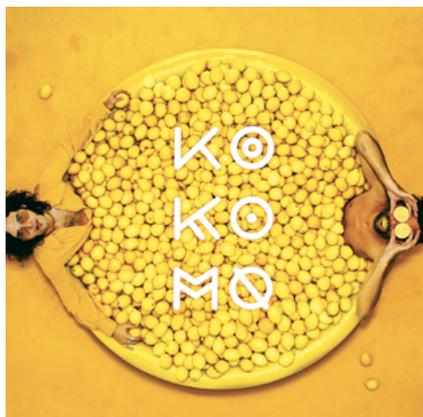


## SAINT SADRILL

Pierrefilant  
[Dur et Doux]

Saint Sadrill, pour celles et ceux qui n'auraient pas lu notre chronique de son premier EP Building lampshades sorti en 2016, est le projet d'Antoine Mermet, membre de plusieurs groupes dont Chromb!. Ce dernier a eu le temps de parfaire sa formule en sextette pour nous offrir un premier album portant le nom de Pierrefilant, une œuvre dense et variée de plus d'une heure, qui revisite notamment cinq des six morceaux de son premier essai. Enregistré en deux jours, ce disque a pu bénéficier des possibilités d'un orchestre aux sonorités larges (vibraphone, synthés et machines, percussions, guitare, basse, batterie et voix) pour embellir ce rock mélodique et capricieux soigné avec envie. Ses effets qui ne sont pas toujours très immédiats peuvent être aisément expliqués par la densité de son propos et les soubresauts qu'il comporte. Pierrefilant est l'exemple même d'une expression artistique libre aux textures sonores léchées et aux ambiances haletantes, oniriques et parfois oppressantes. Le chant d'Antoine, qui ne fera pas forcément l'unanimité du fait de son timbre et de ses articulations souvent maniérées, a le mérite de transmettre à cette œuvre une profondeur qui facilite son immersion avec le temps.

■ Ted



## KO KO MO

Lemon twins (Modulor / Les Disques En Chantier)

Juste 20 secondes. Il faut juste écouter les 20 premières secondes de Lemon twins pour comprendre que l'on va se prendre un gros shoot de power rock boosté aux vitamines. Ces 20 secondes où Kevin Grosmolard (batterie et chœurs) met tout le monde d'accord sur la définition de la montée en température immédiate. Allez, rajoute 20 secondes de plus pour capter le chant de Warren Mutton (guitare et chant) et sentir une grosse remontée de hard rock 70's avec Robert Plant au micro. Ce dernier qui s'engouffre dans le son super énergétique de Ko Ko Mo, qui sait aussi piocher dans l'électro, la pop, le groovy, voire le blues, et sait aussi proposer quelques beaux instants plus calmes ou psychédélics. Toujours 20 secondes pour admirer ce classieux artwork acidulé et coloré et admettre une évidence à la vue de la photo interne du livret où le duo explose sur scène : oui, il faut voir Ko Ko Mo en live. 20 secondes pour terminer de lire cette chronique et aller se procurer ce deuxième LP de Ko Ko Mo pour 43 minutes d'un power rock qui, vu sa qualité, n'est pas parti pour durer 20 secondes, mais (j'espère au moins) 20 ans.

■ Eric

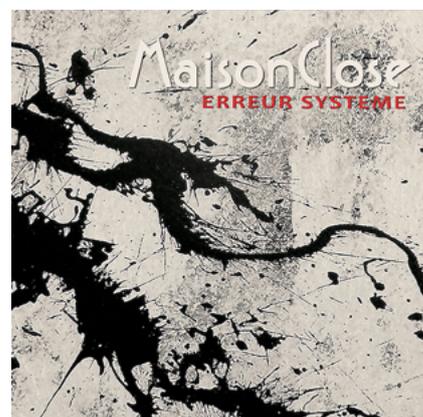


## THE GHOST NEXT DOOR

A feast for the sixth sense (Ripple Music)

Quatuor basé à Berkeley en California, The Ghost Next Door compte parmi ses membres un ch'ti émigré au pays du métal, du grunge, du heavy rock et d'un tas d'autres trucs mais c'est principalement dans ce domaine-là que les gaillards s'amusent, ne se fixant aucune limite et piochant dans tout ce qu'ils aiment pour ce festin auditif. Si tu prends une série de mesures au hasard sur cet opus, tu peux donc te retrouver avec une intro tortueuse à la Tool (celle de «Doubt»), un refrain grungy (celui de «Deadworld»), un pont prog («LCD») et une outro power rock («American nightmare»), l'ambiance est celle des années 90, années alternatives par excellence où le métal et le rock se confondaient avec bonheur. Si la musique ne suffisait pas, le combo semble également influencé par le cinéma («Event horizon», «American nightmare», «Deadworld»... ne peuvent être des titres choisis au pif), l'histoire («I am become death» n'est pas écrit par Oppenheimer) mais ne va pas jusqu'à reprendre Michael Jackson («Behind the mask»). A feast for the sixth sense fleure bon la nostalgie d'une époque tout en sonnante actuelle, encore un bon choix signé Ripple Music (label de Mos Generator, Ape Machine, Holy Grove, Los Disidentes Del Sudio Motel...).

■ Oli



## MAISONCLOSE

Erreur système (MAD / Pias)

Dans cette MaisonClose, vous ne trouverez pas des filles de joie mais plutôt des hommes de peines. Mais ce ne sont pas des peines de pleureurs ou d'amoureux éconduits. Plutôt des peines sourdes, des rages chuchotées, des angoisses explicites. Car l'Erreur (du) système est celle de notre société, ses déviances et ses outrances : la surconsommation outrancière «En file indigne», la question existentielle «Dimanche», la mélancolie «Immortels», la multiplicité des écrans «Videonécrophage». Même si pour chacune de ses chansons, la force de l'écriture poétique peut toujours amener une autre interprétation. Musicalement, c'est un album de rock français, au sens noble du terme pour ce quatuor montpelliérain (Monsieur Claude (chant/guitare), Harry Mata (guitare, chœurs), Fab (Batterie) et Thomas (Basse)) qui présente leur premier album après 2 EPs parus en 2016 et 2017. La rencontre de textes poétiques allégoriques avec un rock 90's, aux atmosphères tantôt étirées tantôt nerveuses mais toujours électriques. Cette MaisonClose fait dans la chanson française rock et elle le fait bien.

■ Eric

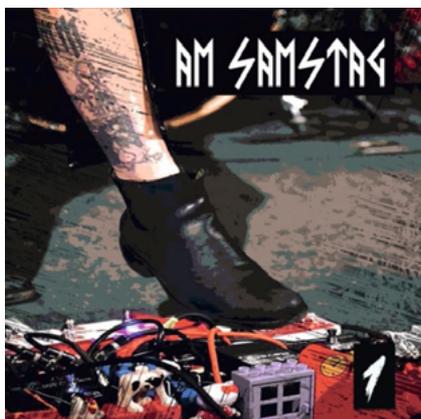


## MILLENCOLIN

S.O.S.  
(Epitaph)

Voici que réapparaît sur le nouvel album de Millencolin, le piaf clamsé qui était prêt pour la dinette à l'époque de leur deuxième album *Life on a plate* ; celui qui les avait fait connaître au-delà des frontières suédoises (l'album, pas le piaf). C'était en 1996, et si l'oisillon débarque cette année en mode walking dead au-dessus de ce qui semble être les quelques heures avant la fin du monde, c'est peut-être pour noter qu'en 2019, Millencolin est toujours là, aucun départ dans le groupe depuis leur formation en 1993 (l'amour commun pour le skate et/ou la musique ?), et toujours à offrir du punk rock au fil des 9 LPs. Ce S.O.S. ne déroge pas à la règle, avec ses refrains mélodiques, son chant clair et ses 12 titres sans baisse de tempo (pas même une digression dub, ska ou même rock). Plus punk que *No Fun At All*, moins old school que *Randy*, plus rock que *Satanic surfers*, Millencolin plaque un trick au milieu de ce park, histoire de compléter la famille suédoise du punk-rock. Au final, rien de nouveau sous le soleil, mais si tu as aimé les précédentes sorties des skateurs d'Örebro, alors S.O.S. te livrera ta dose de punk rock à roulettes.

■ Eric

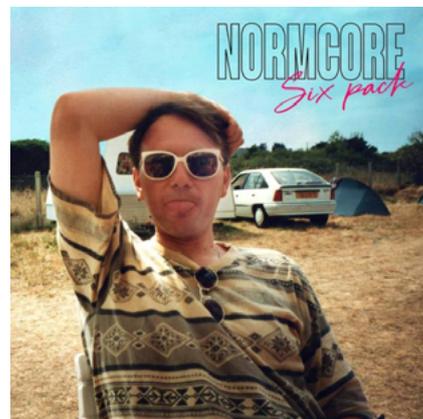


## AM SAMSTAG

1  
(Black Market Music)

Babes in Toyland ? L7 ? Hole ? Non, c'est Am Samstag, pas de doute, ils kiffent les années 90 et le grunge nerveux. C'est un trio fondé par une guitariste et chanteuse, Gaby Varela, qui trouve deux garçons pour l'accompagner en piochant chez Science Of Disorder (Stéphane (basse) et Baptiste (batterie)), histoire de donner de la consistance et davantage de grain à ses compositions. Pour ne pas dénaturer ses envies (et se faire un petit plaisir ?), c'est Jack Endino (qui a réussi à produire Soundgarden, Mudhoney, Tad et Nirvana avant 1990 !) qui met en boîte 4 titres qui fleurissent bon le temps pourri de l'état de Washington. Les intentions sont claires, les références largement assumées, on va donc juste apprécier ce premier EP pour ce qu'il est : une résurgence grungy très fidèle au son du début des années 90, si le groupe veut aller plus loin, on sera demandeur d'un peu plus de personnalité. En s'affranchissant un peu des grandes sœurs (surtout Babes in Toyland), Am Samstag pourra se forger son identité sans renier ses amours de jeunesse (pourquoi pas en intégrant plus de chant masculin comme sur «School books» ?). Et pendant que je suis dans les demandes perso, si c'est possible, merci de modifier la tronche des 2 «S» qui peuvent en rappeler d'autres...

■ Oli



## NORMCORE

Six Pack  
(Autoproduction)

Prêt(e) pour un blind test sur l'indie rock des 90's ? Avec ce pack de 6 (soit un EP de 6 titres, bien vu !), Normcore aime titiller notre mémoire. Malicieusement, chaque morceau commence juste avec une guitare, qui, déroulant un thème et un son, nous rappelle en quelques secondes aux bons souvenirs de groupes d'antan, comme Pavement, Dinosaur Jr ou les Pixies (voire Nirvana dans l'intro de «Buddy bud»). Sans prétention, mais avec talent, ce groupe de Montreuil-sous-Bois, s'inspire des plus grands pour proposer leur sauce de rock indé, avec une dose d'énergie et de bonne humeur en plus. Lucas (Basse), Xavier (Chant/guitare), FX (Chant/guitare), et Baptiste (Batterie) nous offrent 6 mets de premier choix, aux saveurs différentes. Car ils sont bien modestes d'appeler leur 2ème EP *Six pack*, comme s'il s'agissait de 6 titres semblables. C'est plutôt une palette de nuance que nous propose Normcore. Suivant le morceau, on y retrouve le côté noise de Dinosaur Jr, le côté déstructuré de Pavement, l'influence surf music des Pixies, ou le côté cool de Weezer. Côté cool que l'on capte d'ailleurs aisément dans leur clip de «Buddy bud», très... Beer fitness. Tout cela est excellent messieurs dames !

■ Eric



## BOOZE BROTHERS

The lemming experience (L'autre distribution - Les Jeudis du Rock)

Alors ce n'est pas parce que les Rosbifs ont décidé de quitter l'Europe que toutes les îles Britanniques vont nous tourner le dos et que l'on ne pourra plus profiter de l'héritage culturel des terres celtiques et du rock anglais (puis de toute façon, la musique se fiche du Brexit et c'est tant mieux). Et puis les Booze Brothers seraient bien embêtés. Eux qui réunissent les instruments et les mélodies qui baignent dans l'Irish rock, avec d'autres instruments traditionnels plus méridionaux (le bouzouki par exemple), en rajoutant une rythmique et une guitare punk. Ne s'arrêtant pas à ça, ils peuvent aussi dévier vers de l'Irish folk presque traditionnel, se chauffer sur un p'tit ska punk trad, faire une reprise d'un titre des Pogues, s'amuser sur une version slave (avec l'accent !) d'une chanson trad irlandaise. Chacun des 10 titres ayant une consonance particulière. Un grand fourre-tout en définitive ? Alors non, car depuis 20 ans que ces Toulousains brassent tout ça, ils savent y trouver le liant qui va bien. Et surtout, c'est quand même plus orienté Dropkick Murphys qu'un imaginaire Celtic Best of chez Real World Record. Peut-être une certaine idée de l'Europe, en tout cas, cette vision multiculturelle est très sympathique.

■ Eric

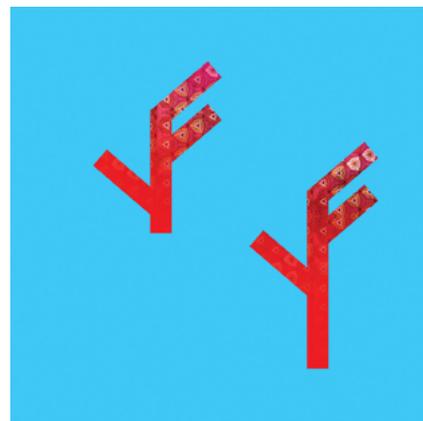


## THE ONE ARMED MAN

#1  
(Flying Cow Prod)

Pour cette année, The One Armed Man a prévu de sortir deux EPs d'où le nom de celui-ci, #1. Une nouvelle aventure en deux parties qui sonne un peu comme un nouveau départ car les Strasbourgeois abattent désormais à fond la carte du rock, délaissant leurs amours pour le blues, l'americana ou le folk, influences évidentes sur leurs précédents travaux. Les guitares sont électriques et reliées à des distorsions bien branchées, les mesures sont nerveuses et même quand le tempo se ralentit, sur un «What if» pas forcément très inspiré, la tonalité reste rock. Les cinq titres qui précèdent cette incartade mielleuse sont bien dans le rythme, mettent en avant une basse agréablement grave et un chant porteur de mélodies bagarrees. Notre manchot se la joue bandit charmeur, le ténébreux de service qui rafle la mise en fin de soirée sans sembler avoir rien fait pour... Pourtant tout était minutieusement préparé, les petits breaks, les relances discrètes, les profondes respirations avant de livrer ses sentiments sans détour, un truc vrai avec une pointe de nostalgie pour montrer que les expériences ont construit le bonhomme («We were kings»). A ce petit jeu, The One Armed Man se forge une identité différente et y gagne assurément.

■ Oli



## OWLS ARE NOT

Radio tree  
(1000Hz)

Après avoir été le représentant d'un rock électronique singulier et un tantinet expérimental à travers Isnot en 2016, les Polonais de Owls Are Not sont allés exploiter une autre forme d'art, histoire de désorienter son public. Et il y a de quoi l'être ! Car Radio tree est le fruit de six mois de recherches en ethnomusicologie au Malawi et en Tanzanie par son leader Piotr Dang. D'ailleurs, ce dernier a profité de l'occasion pour produire le nouveau disque de Tonga Boys, une figure de la musique malawienne. On assiste donc à une réalisation sous forme de transmission radio combinant musique africaine, programmations électroniques à la fois sophistiquées et dépouillées, et autres fantaisies liées à ses recherches, comme ces travaux de saccades façon techno que l'on se prend en pleine face dès l'introduction du disque. Ce quatrième album est un vrai travail collaboratif, 4 des 6 titres ont été composés avec des chanteurs de l'Afrique de l'Est et l'ambiance qui s'en dégage nous fait l'effet d'une musique d'un autre temps qu'on aurait jamais eu l'occasion de découvrir avant. On reste donc bouche bée face à des choses qu'on ne maîtrise pas totalement, comme des sessions d'improvisation en direct à la radio sur lesquelles on tomberait par hasard.

■ Ted

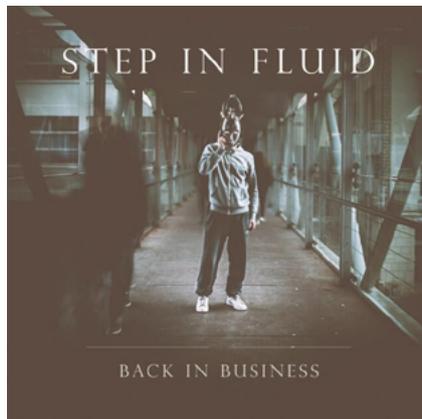


## JUNE BUG

A thousand days  
(Atypeek Music)

June Bug, duo basé à Lille et mené par la chanteuse anglaise Sarah June, a sorti l'année dernière son premier album intitulé A thousand days. Notre premier contact avec cette formation electro-pop, lauréate des Inouïs du Printemps de Bourges en 2016, passe par des titres planant, soyeux avec une agréable sensation de surprise («Now», «Paper guns») dans laquelle la voix douce et mélodieuse tient une place forte. C'est à partir de «Reasons» que les guitares commencent à s'électrifier sérieusement, c'est alors une face plus folle et sombre que le duo montre notamment avec ses excellentes programmations électro comme sur l'entraînante «Freaks» ou «Left out». Après avoir montré en cinq morceaux dans quel bain il se baigne, June Bug va jouer du yo-yo le reste de ce disque avec des passages pas toujours très inspirés voire carrément ennuyant («Mama», «By the fire») mais très vite effacé par des instants de grâce («Does it matter») et de fausse naïveté dans le ton («Let it rest»). C'est cette double-facette, cette ambivalence chaud-froid, ses univers calmes et tempétueux qui risquent fort de plaire aux personnes qui auront la chance de les croiser sur la route ou en festival. Car potentiel de séduction il y a.

■ Ted

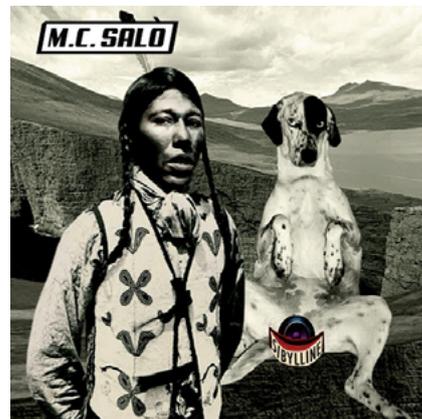


## STEP IN FLUID

Back in business  
(Klonosphere)

Bien occupés par leurs autres projets, les membres de Step in Fluid se retrouvent après un trou de 8 années pour sortir un nouvel album avec un nouveau camarade de jeu en la personne de Gérald (lui aussi officie dans Trepalium) qui amène un clavier qui ne peut que renforcer la couleur prog' de ce combo qui n'existe qu'à certaines saisons... Les fans de musique métal instrumentale font avec cette rareté et vont pouvoir profiter de ce retour aux affaires avec un opus moins jazzy que One step beyond et plus proche de la mouvance «math» (et donc prog'). Les Poitevins veulent nous faire bouger et l'annoncent clairement («Booty shake») même s'il n'est pas toujours évident de coordonner ses mouvements avec la musique («The funk bot dance»). On peut sortir les déhanchés, s'adonner à des pauses langoureuses (avec le côté lounge de «Westside step») ou tenter une chorégraphie improbable pour suivre «The stranger». Tu l'auras compris, Step in Fluid s'écoute plus qu'il ne se danse, le son peut être agressif («Sex à pile», rassure-toi, ils sont plus inspirés pour composer sans les mots) autant que reposant («From a friend» avec le saxo de Matthieu venu de Klone pour l'occasion) voire bucolique (la promenade «Sex in an elevator» avec la flûte traversière de Rémi (Magma)).

■ Oli



## M.C. SALÔ

Sibylline  
(L'Autre distribution - Etic System)

Alors, dans la famille Stupeflip, je voudrais Cadillac... - Trop tard, fallait passer il y a 4 mois, tu aurais pu écouter Originul, son album solo. - Ok, alors je voudrais King Ju. - Ah pour lui, c'est peut-être trop tôt ou pas, mais j'ai pas, tu pioches. - Bon, alors je demande M.C. Salò. - Ah ça, j'ai ! Tiens, et ça s'appelle Sibylline. Voici donc un autre album solo pour un des apôtres de la religion du Stup. C'est la face la moins agressive du C.R.O.U. qui déroule ses 14 tracks. Un mélange de samples sobres, un rythme tranquille aux beats cools, et le flow de M.C. Salò, monocorde et lancinant, tout ça dans un style de message à caractère informatif. Des textes qui s'imprègnent de la vie quotidienne racontée par le prisme d'un kaléidoscope hallucinant. Parfois rejoint par Oliboy Skiboy, autre protubérance musicale electro hip-hop improbable, ainsi que Cadillac et King Ju chacun sur un titre, M.C. Salò t'invite sur sa planète barge et poétique, évidente entité de la galaxie Stupeflip. Les lapins hardcore seront ravis, les rongeurs plus exigeants regretteront l'ère du Stup, car M.C. Salò n'en délivre qu'une facette.

■ Eric

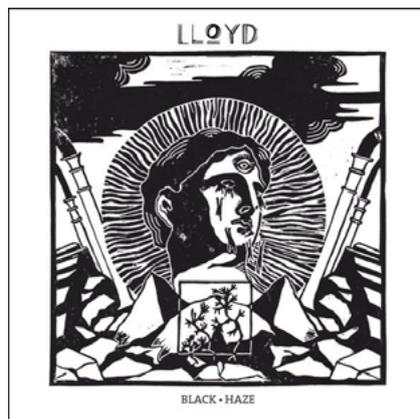


## THE ALGORITHM

Compiler optimization techniques  
(Autoproduction)

Passage dans un monde [retro ?] futuriste avec ce Compiler optimization techniques, quatrième disque du DJ, producteur et guitariste Rémi Gallego aka The Algorithm. Futuriste car sa musique est composée de tout un ensemble de programmations électroniques influencées par la culture SF et notamment ses bandes sons 80's et l'univers cyber 90's. Décrite à tort comme du métal progressif, seule la guitare et ses riffs destructeurs représentent l'élément commun à ce style, même si certains rythmes ou parties sonnent métal [la fin de «Cluster» en est un bon exemple], la musique de Rémi est plutôt proche de la synth-wave couillue. Par contre, le caractère progressif n'est absolument pas usurpé, c'est un véritable voyage sonore que nous offre ce garçon dont le niveau d'inspiration est élevé. Son nouvel album propose de longues plages évolutives [entre 7 et 11 minutes], des récits sonores majoritairement complexes et techniques qui laissent notre imaginaire en constante action, à l'image de ces artistes de la nouvelle génération électro-transe que sont Perturbator ou Carpenter Brut, qui eux n'ont absolument rien de métal soit dit en passant. Accroche-toi bien car cette nouvelle livraison de The Algorithm va t'assommer sans concession.

■ Ted



## LLOYD

Black haze  
(Autoproduction)

Marre des images retouchées, des voix autotunées, des émotions surjouées, des corps plastifiés, des discours formatés ? Alors viens faire un tour chez Lloyd qui saura délicatement t'emmener dans son antre obscure et intense, intense autant en émotions qu'en ambiances majestueuses. Pour son premier LP [après 1 EP en 2014], ce trio parisien ne tâtonne pas, n'hésite pas. Il t'emmène pour presque une heure d'un voyage dans un univers rock un peu pop [mais pas la pop naïve et sucrée aux sentiments infantiles], un peu blues rock 70's [mais pas celui aux guitares excessives et aux soli interminables]. C'est plutôt vers David Bowie ou Pink Floyd qu'on peut trouver une certaine filiation, même si le cordon ombilical a été sectionné depuis longtemps, tant Lloyd peut revendiquer un style personnel. Ce trio parisien et familial, composé d'Alexis [chant, lead guitare], Loris [piano, claviers, chœurs] et Antoine [batterie, séquences, chœurs], dépose les 11 titres de Black haze dans tes oreilles. 11 incursions dans un univers aérien et presque psychédélique, où les claviers, la guitare et la voix mélancolique et puissante d'Alexis fusionnent en une parfaite unité.

■ Eric

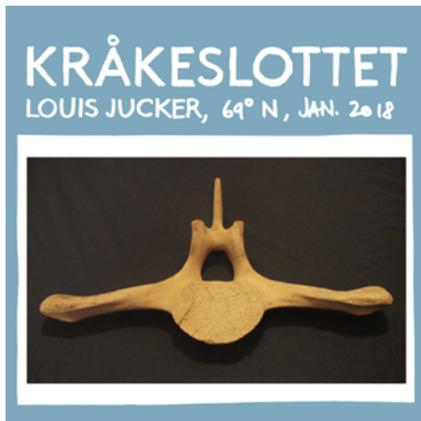


## THE REBEL ASSHOLES

(Headed for) disphorya  
(Indie or Die Music)

C'est avec joie et excitation que je t'écris à propos du retour discographique de The Rebel Assholes. Pas mal de va-et-vient de personnel depuis 2016 [départ de Jean Rem, arrivée de Math, départ de Jean Loose, retour de Jean Rem, ok, tu as suivi ?] et malgré le changement de voix lead [c'est dorénavant Jean Rem qui s'y colle], ça ne change pas de voie, stylistiquement parlant. Nouvel EP donc avec (Headed for) disphorya mis en boîte au Cube Studio en début d'année, le retour aux affaires est aussi passionnant que réussi, le punk rock délivré par les gars de Montbé étant toujours aussi incisif [«Heads on pikes»]. Les refrains entêtants abondent [«Dysphoria», «Six feet under»], les mélodies sont toujours aussi bien senties [tout comme les guests, en la personne de Dani Llamas de Gas Drummer sur «A new world in our hearts»], tandis que la respiration de milieu de disque [«A needle in a haystack»] s'avère lourdement suffocante. Même si les types n'ont jamais disparu des radars, cette nouvelle galette des Rebel est une bonne nouvelle à double titre : le groupe a encore de beaux jours devant lui, et je me réjouis d'avance des concerts à venir.

■ Gui de Champi



## LOUIS JUCKER

Kråkeslottet  
(Hummus Records)

Louis Jucker profite de chacun de ses voyages et de ses rencontres pour sortir un disque. C'est un compulsif, à tel point que chaque année, le frontman de Coilguns nous pond un nouvel album que ce soit en solo ou avec ses diverses formations. Peu importe la qualité de production ou même artistique, Louis chie ses idées nées de lubies sur bandes. Son dernier album nommé Kråkeslottet a été composé et enregistré en une semaine dans et aux alentours d'une cabane de pêcheur (mais aussi dans une église) au dessus du cercle polaire en Norvège en plein hiver alors qu'il était en vacances. Armé d'un zoom et de quelques micros (ce qu'on utilise pour nos interviews, donc très lo-fi), mais aussi d'instruments trouvés sur place (harmonium, piano, cithare...), Louis Jucker a accidentellement pondu un œuvre très personnelle et de façon très spontanée. Cela se ressent inévitablement, c'est d'ailleurs ce qui lui confère un certain charme, même si tout n'est pas bon. Chaque détail environnemental est perçu (son de plancher qui craque, bruits des vagues, présence humaines...) dans cet album souvenirs qui nous met dans une position inconfortable de voyeuristes.

■ Ted



## BUNKR

Schluss  
(Cold Smoke Records)

Ils sont deux mais jouent aussi fort que s'ils étaient trois ou quatre, la faute à une distorsion grasse et granuleuse et à des frappes sourdes et puissantes sur la batterie. Pas grave, les murs du Bunkr sont épais et les voisins de la Suisse rarement enclins à venir s'incruster. Désirant œuvrer dans un registre différent de ce qu'ils font/faisaient en groupe (ensemble dans Desert Hobo), Iannis (battereur de Sxokondo et Apéritif) comme Kevin (guitariste et bassiste, également chez AndA A AndA) se passent de chanteur et livrent de longues compositions (9 minutes de moyenne) où la rythmique joue fatalement un rôle primordial et où les influences s'entrechoquent sans retenue. Ainsi, on peut se faire surprendre par une chevauchée psychédélique alors qu'on est à peine remis d'une course poursuite mathématique. Schluss est donc tout le contraire de ce qu'il laisse entendre, ce n'est en rien une «fermeture» (ou une «fin» selon le sens mais bon, je n'ai pas fait allemand LV2, juste utilisé WordReference) mais bel et bien une «ouverture» tant les barrières sont inexistantes (ou un commencement puisque c'est leur premier album).

■ Oli

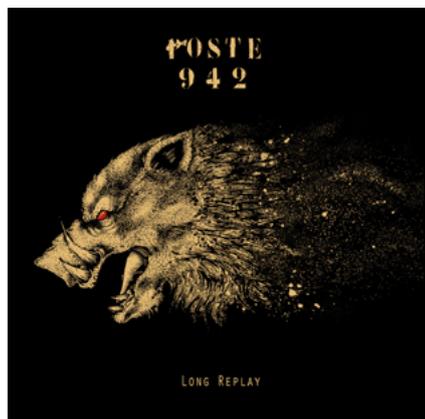


## LE BUTCHERETTES

Bi/MENTAL  
(Rise Records)

Comme le soufflé au fromage de Gaston Lagaffe, ce Bi/mental commence gonflé à bloc avec l'indie rock un peu noisy à souhait de «Spider/WAVES» et la frontleader Terri Gender Bender, toute en prouesses vocales, qui navigue entre Tori Amos et Nina Hagen ; et Jello Biafra débarquant en guest pour un petit speech en fin de titre. Le quatuor mexicain continue avec un bon blues rock «Give/UP» et le soufflé est encore gonflé, doré à souhait. Plus classiques, «Strong/ENOUGH» et «Father/ELOHIM» jouent dans le rock puissant avec un beau refrain mélodique US, et ça commence à se tasser un peu. S'ensuivent des titres plus tranquilles, à flirter avec un pop rock plus sage (voire trop), comme «La/SANDIA», unique titre chanté en espagnol. Là, ça commence à se dégonfler un peu trop. Et on termine les derniers tracks de leur quatrième LP, dans un style cool et un peu plus psychédélique, excepté le «Mother/HOLDS», et sa petite couche post punk. A l'instar du soufflé de Gaston, ça démarre très fort mais l'excitation du début s'estompe progressivement dans un style plus convenu. Cela reste certes goûtu, mais on aurait aimé retrouver les saveurs de la première bouchée tout le long de ce Bi/mental.

■ Eric

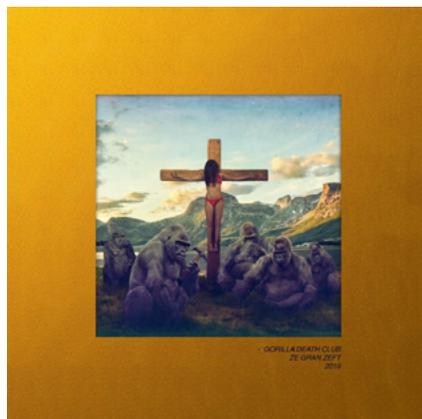


## POSTE 942

Long replay  
(BeerBearBoar Prod)

Poste 942 a de la suite dans les idées ou alors ce sont d'éternels insatisfaits... En tout cas, depuis 2016, ils nous peaufinent des titres, les servent et les resservent... Ce Long replay est en effet une version «améliorée» de leur Long play sorti il y a 2 ans (avec un line-up différent), on retrouve donc des morceaux qu'on connaît déjà (deux étaient même présents sur Extended play<sup>2</sup> dès 2016) et un poil de nouveauté (quand même, «Kill the princess» montre vers quoi devrait tendre le combo à savoir encore plus de guitares). Les plus fans pourront voir l'évolution du titre «49.3» (agrémenté d'un solo), les autres apprécieront les progrès en termes de son et les Béotiens découvriront un groupe de rock véner un peu à l'ancienne. Le genre de gars qui travaillent leur voix au whisky, qui nettoient leurs cordes avec de la bière et tapissent les peaux de batterie avec un peu de cendres pour étouffer un poil les frappes. Avec des influences purement seventies, un penchant pour le swing et aucun complexe à tenter des trucs qui sortent de l'ordinaire (la cornemuse qui déboule sur «Whiskey», le détournement de «Ghostbusters» en morceau caché...), les Varois ne font pas comme tout le monde et refusent de se laisser enfermer dans un tiroir. Allez, maintenant, on se met au boulot et on compose du son neuf !

■ Oli



## ZE GRAN ZEFT

Gorilla death club  
(Cargo records)]

Après les villes imaginaires de San Andreas, Los Santos ou Vice City, GTA 6 poserait-il ses guns et le ghetto blaster à Toulon ? En tout cas, on a déjà la B.O. de l'éventuel futur épisode avec le bien nommé trio Ze Gran Zeft. Pour reprendre l'idée d'une city imaginaire à l'image du jeu vidéo, ils ont peut-être voulu créer un mix entre l'electro punk de la banlieue londonienne (Prodigy), le hip-hop de New York (Beastie Boys) et le rap metal de L.A. (RATM). En tout cas, on voyage. On prend même quelques G et autres flips, tellement les styles s'entremêlent et osent d'improbables mix. Ce trio composé de Boots, Sideman et Taipan a mis dix ans à sortir ce premier EP, mais l'a peaufiné jusqu'à plus soif. Gavé d'un flow majoritairement agressif, dopé aux riffs lourds, truffé de samples divers et variés, de parties electro surprenantes, c'est un maxi burger multicouches de 6 étages qu'il faut essayer de digérer. A l'instar des Parisiens de The Wiggars Overdose, Les Toulonnais de Ze Gran Zeft débarquent pour foutre le bordel dans tes oreilles. Ils tournent déjà pas mal outre-Rhin, faudrait penser urgemment à les célébrer en mode local.

■ Eric



## BINIDU

Nouvel ancien  
(Kythibong)]

Le label Kythibong Records, grand défenseur de musiques exigeantes (Chocolat Billy, Deerhoof, L'Ocelle Mare...), a sorti il y a six mois le nouvel album de Binidu, formation comptant dans ses rangs des membres de Pneu, Fordamage, My Name Is Nobody ou encore F.U.T.U.R.OS.C.O.P.E. Loin de ses derniers en terme de style, Nouvel ancien n'en reste pas moins un album difficile à appréhender. Non seulement car il n'a pas de réel pedigree, tout juste pourrait-on le qualifier d'«art rock» ou de «free-rock», termes qui ne veulent pas dire grand chose, mais aussi et surtout parce qu'il navigue entre le chaud («Centaurus») et le froid («Melted tower»), entre un certain minimalisme («Tropical rain») et une transe bruitiste imparable («Missing datas») qui, mis bout à bout, déboussole totalement pendant 40 minutes. Pour autant, ne faisons pas les vierges effarouchées, Binidu n'est clairement pas un OMNI, et si les compositions du trio me font penser à la démarche artistique d'Akron/Family, d'Animal Collective, de 31Knots ou bien même par moments de Dirty Projectors, c'est parce qu'il maîtrise autant son espace sonore que les émotions qu'il suscite à travers ses instruments et ses voix parfaitement maîtrisés.

■ Ted



## PUTS MARIE

Catching bad temper  
[Two Gentlemen / Yotanka / PIAS]

Avant de célébrer leur vingtième année d'existence, les Suisses de Puts Marie ont fait paraître un nouvel album en septembre dernier, trois ans après Masoch I-II, disque salué par la critique qui marquait le retour du quintet après une longue pause. *Catching bad temper* poursuit dans la veine de leur traditionnel rock protéiforme dont les saveurs se marient autant avec des phrasés hip-hop, du jazz ou bien des accords de blues. Ses sept morceaux sont le témoignage d'un groupe en pleine possession de ses moyens, la preuve d'une habileté incroyable à taper juste, à placer les émotions aux bons moments, en clair, on s'abandonne aisément à la félicité que procure chaque plage. Cette galette est garnie du flow dégoulinant et maniéré de Max, peut-être plus qu'à l'accoutumé pour éviter très certainement l'autoparodie, et d'un groove impudent, culotté parfois, qui fait mouche. Mais les Biennois savent aussi mettre de l'eau dans leur vin et immerger l'auditeur dans une mare de blues tristounet («Indian girl») ou dans des atmosphères grouillantes de saturations («Garibaldi»). Puts Marie n'est jamais là où l'on l'attend et reste, notamment de part la richesse de ses influences, une énigme au sein de cette scène rock européenne.

■ Ted



## CONFERENCE OF THE BIRDS

Conference of the birds  
[Shlo Music]

Duo composé de deux Parisiens fans de guitare comme d'expérimentations électroniques, *Conference of the Birds* livre un premier EP soigné où la pop se veut froide malgré la voix chaleureuse de César. La mélancolie comme l'importance accordé aux rythmes (qui passe aussi par l'absence d'un tempo trop marqué) peut évoquer certains travaux de Thom Yorke / Radiohead quand les machines s'en mêlent («Fulcanelli») tandis que la guitare aventureuse et les boucles vaporeuses de Daniel nous emmènent sur des territoires défrichés par Syd Barrett, même si le timbre de voix colle plus à celui de David Gilmour («Red, rose and white» alors que je dirais plutôt que «Green is the colour»), les amateurs de littérature persane sont donc capables de grands écarts (et poussent même un peu plus loin avec l'instrumental «Anoia»). C'est quand ils équilibrent les ébats qu'ils tirent véritablement leur épingle du jeu, sans renier leurs influences, ils écrivent alors des morceaux poignants, aussi envoûtants qu'électrisants («Satan is wiser», «Fair»). A noter que le groupe se produit avec le renfort d'une session rythmique, ce qui pourrait faire évoluer leur identité dans l'avenir... A suivre donc.

■ Oli



## WHEEL

Moving backwards  
[Odyssey Music]

Des années que tu attends le prochain album de Tool comme un toxico espère sa dose et toujours rien à te mettre dans l'oreille ? Je te propose Wheel en produit de substitution. Formé d'un Anglais et 3 Finlandais, Wheel opère dans le rock progressif avec une forte inspiration de la bande à MJK : tracks étirés et lancinants, guitares oppressantes, basse lourde, batterie renforcée de percussions, et un chant chargé en émotions, entre plaintes et hurlements. Après 2 EPs en 2017 et 2018, les 7 titres de *Moving backwards* t'emmènent dans cette belle atmosphère sombre et envoûtante, poétique et torturée. Et les 3 tracks qui flirtent chacun les 10 minutes (le superbe 'Wheel'), prennent le temps de t'envoûter. On pourrait crier au plagiat ou à la copie, mais Wheel le fait tellement bien, qu'on en oublie la muse. Tool a créé un style, Wheel en est le digne représentant. CQFD. Quant aux fans intégristes de Tool qui hurleront au blasphème, d'une part, toute œuvre artistique est inspirée et inspirante, d'autre part, Tool n'a qu'à sortir un album tous les 2 ans, comme tout le monde.

■ Eric



## MOTHERS

Render another ugly method  
[ANTI Records]

Si vous n'avez jamais entendu parler de Mothers, c'est probablement parce que ce groupe américain originaire d'Athens en Georgie, formé en 2013 par la guitariste-chanteuse Kristine Leschper, n'a que deux petits albums à son actif. Après *When you walk a long distance you are tired* en février 2016, Kristine et ses trois garçons (Chris, Drew et Matthew) ont sorti *Render another ugly method* chez ANTI Records en septembre dernier. Produit par le magicien du son John Congleton (*Explosions In The Sky*, *Baroness*, *Disappears*, *Alvvays*), ce nouvel album démontre une certaine forme de dévotion à un post punk capricieux au sens large (l'excellent «Pink») se mouvant tantôt en slow-core déstructuré («Beauty routine»), tantôt en morceaux indie-pop dérangé («Circle once»), ou encore se livrant à des velléités de minimalisme pour ne faire ressortir que la voix souffrante de Kristine («Mother and wife»). Car c'est bien cette navrante amertume qui caractérise si bien ce disque dense, un trauma ressenti également dans l'architecture dérangée des morceaux dont la lenteur ténébreuse peut autant rebuter qu'être étincelante. Bluffant et touchant.

■ Ted



## NERVENBEISSER

Alles gut  
[Echozone]

Quelques semaines avant le nouveau Rammstein, l'Allemagne nous envoie l'EP de Nervenbeisser, combo qui offre une forme de synthèse électro-goth-métal-indus entre les premiers cités et Oomph! avec qui ils tournent. Un EP histoire d'avoir une petite actualité à un moment où on va donc pas mal parler de ce genre de musique. Moins EBM et plus martial («Probleme»), les 4 titres et 2 remix qui garnissent l'opus ne sont pas pour autant des compos écrites et enregistrées à la va-vite, les ambiances amenées par les samples (et les chœurs sur «Liebesschmerz»), les mélodies («Alles gut»), les riffs, la rythmique (y compris quand elle ralentit comme sur «Märchenland») sont très travaillées et on devrait retrouver ces morceaux sur un album davantage exposé. En bonus, Andy Haywire remixe «Verkehrte welt» (paru sur *Zeitenwandel*) en mode rave party ou soirée mousse belge (et je ne parle pas de la bière), l'intérêt est tout relatif, surtout comparé à la version alternative de «Alles gut» proposée par Das Ich (excusez du peu), le titre est moins dénaturé mais le côté sombre des pionniers de la vague électro-indus teutonne donne une autre lecture laissant croire que tout ne va pas si bien...

■ Oli



## LA POISON

La poison  
[HYP / PIAS]

Envie de gesticuler, de libérer vos bas instincts ? Je crois qu'on tient là un disque qui accompagnerait à la perfection vos émois. Il n'a pas de nom, ou plutôt il est éponyme, il s'agit du premier album des Parisiens de La Poison. Avec un premier EP de 4 titres au compteur sorti en 2017, le trio composé de Moon au chant, Daniel Jamet à la guitare (Mano Negra, Pause, Desert Rebel) et de David Ménard à la batterie, au clavier, à la guitare et aux chœurs (Maximum Kouette) s'apprête à renverser la scène électro-rock française. Après avoir laissé ces dernières années des traces (vertes) sur scène (La Fête de l'Humanité, Bar En Trans), La Poison formalise son savoir-faire sur un disque survitaminé alliant avec brio plusieurs genres tels que la new-wave 80's («Super hero»), la pop acidulée («The last train»), les ritournelles funky («Mrs Jane»), la soul («Shake it») ou même le post-punk («Wanted girl»). Vous l'aurez compris, ce disque ne manque pas d'atouts pour faire profiter tout le monde, sans pour autant amener une nouvelle pierre à l'édifice de la musique. Mais est-ce bien le plus important ?

■ Ted

# IL Y A 10 ANS : ISIS

Wavering radiant (Conspiracy Records)



Si on ne savait pas trop quoi attendre du groupe avec Wavering radiant, il est assez curieux de voir Isis prendre un virage rock «light» sur des passages aériens qui viennent rompre avec la tradition monolithique des précédents albums.

Le groupe nous met devant le fait accompli, le Isis nouveau est foncièrement moins hardcore que ses prédécesseurs et laisse une (trop ?) large place aux divagations mélodiques de ses auteurs. Forcément, ça va déplaire. En clair, des titres comme «Ghost key» ou «Hall of the dead» se laissent aller à poser les bases d'un post-rock éthéré aux tentations psychédélicques là où on attendait un mur de son quasi infranchissable. En soit ce n'est qu'une question de goût donc il n'y a rien à redire. Par contre, le problème réside plus dans l'impression qui s'en dégage de voir un groupe en réglage(s), pas encore décidé à clairement affirmer ses intentions avec son disque. Pas complètement post-rock, encore moins post-hardcore, ce album tape tout pile entre les deux. Post-metal aux tendances hardcore dira-t-on pour faire plaisir à tout le monde («Hand of the host»). On imagine déjà les puristes et les inconditionnels de la première heure complètement désarçonnés par une première écoute qui nous laisse, il faut bien l'admettre, régulièrement intrigué.

Des hurlements contenus, une noirceur bien moins palpable qu'à l'ordinaire, une volonté délibérée d'illuminer sa musique, sans sacrifier à son épaisseur harmonique, Aaron Turner et sa bande doivent bien se marrer en imaginant la tête de celui qui était scotché par Celestial ou Panopticon et qui écoute de «Stone to wake a serpent», un titre somme toute très lisse, assez simple, qui surprend de la part d'un groupe ayant l'habitude d'empiler les couches instrumentales afin de donner cette consistance très magmatique qui a notamment fait sa réputation. Au lieu d'avoir des riffs plomb, une section rythmique pachydermique et des hurlements infernaux parsemés de quelques incursions plus aériennes, le groupe propose ici l'inverse, et, malgré un son assez âpre et synthétique sur lequel il essaime quelques cristaux hardcore, ne parvient pas toujours à être assez immersif pour réellement nous scotcher sur place. Le groupe y va au bluff mais ne parvient pas à rallier tout le monde à sa cause malgré quelques jolies réussites (le final notamment avec «20 minutes/40 years» et le romantique «Threshold of transformation»).

Wavering radiant semble être le fruit d'un très long processus de fabrication et c'est bien là le souci, l'effet pervers d'un disque sans doute un peu trop égocentrique. En clair, il est trop écrit, se retrouve dépourvu de la moindre spontanéité. Le groupe est continuellement dans le calcul et si la démonstration de maîtrise est toujours remarquable, il manque un supplément d'âme que les écoutes répétées ne parviennent pas à faire naître.

Chef d'oeuvre incompris ou disque en partie foireux : faites vos jeux, on en reparle dans dix ans ?

■ Aurelio

Aujourd'hui, on retient surtout que c'est leur dernier album, le groupe se séparant quelques mois plus tard...

# **W(ho's next)-FENECE**

**RAMMSTEIN**

**AQME**

**TROY VON BALTHAZAR**

**COCAINE PISS**

**BAND OF SKULLS**

**POIL**

**SUNSTARE**

**ELIAS DRIS**

**THE PSYCHOTIC MONKS**

**TWIN APPLE**

**LE PRINCE HARRY**

**ULTRA ZOOK**

**LA JUNGLE**

**OOLFLOO**

**NI**

**SWORN ENEMY**

**PUTS MARIE**

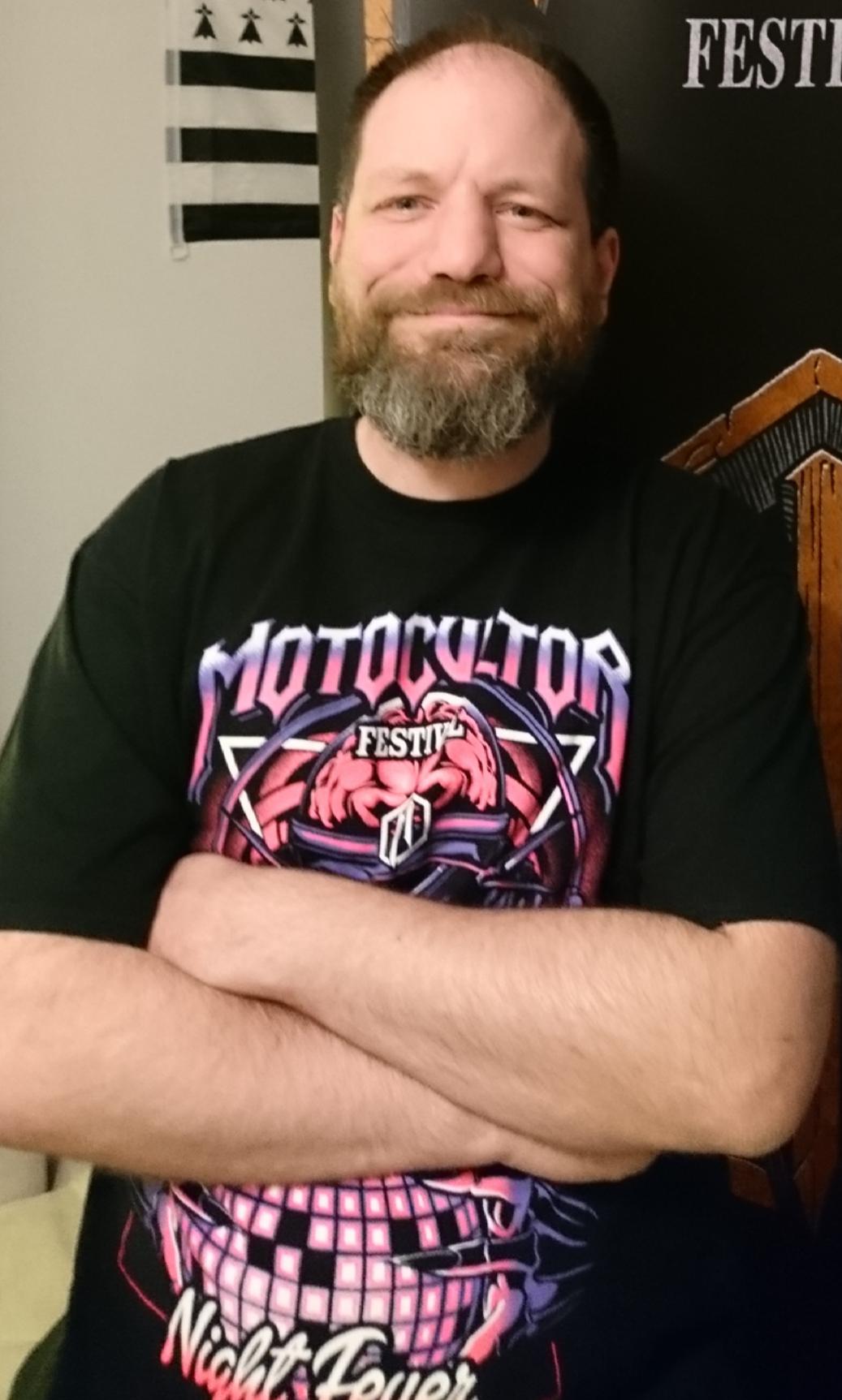
**INTERZONE**

**THE HOLY FLIGHT**

...

# MOTORCULTOR

FESTIVAL



# DANS L'OMBRE : YANN, BOSS DU MOTOCULTOR

L'ÉTÉ APPROCHE ET AVEC LUI SES FESTIVALS, PARMIS LES PLUS SYMPATHIQUES, IL Y A LE MOTOCULTOR FEST QUI ALLIE BELLE PROGRAMMATION ET AMBIANCE ULTRA COOL AU COEUR DE L'ÉTÉ... VOICI UN PEU DE LUMIÈRE SUR YANN LE BARAILLEC, INITIATEUR ET BIG BOSS DU FESTIVAL BRETON.

## Quelle est ta formation ?

Bac S puis formation sur le tas.

## Quel est ton métier ?

Producteur de spectacle vivant : plus précisément directeur du Motocultor Festival dont je suis le fondateur et programmateur. Le festival a commencé en 2007 c'était 200 entrées, 5000 euros de budget pour une soirée avec 10 groupes dans une salle. Aujourd'hui c'est un festival en plein air d'un budget d'1,5 million d'euros sur trois jours et même quatre jours cette année avec plus de 70 groupes programmés sur trois scènes dont deux sous chapiteaux avec plus de 10 000 personnes par jour. Je dois faire en sorte de bien accueillir le public et les artistes, de respecter les règles sanitaires, de sûreté et de sécurité. Il y a un budget à définir et à gérer, et un village éphémère à mettre en place où les festivaliers doivent pouvoir dormir, boire, manger etc ... Pour la mise en oeuvre de cela je fais appel à des équipes bénévoles et salariées ainsi qu'à des prestataires. Je supervise aussi les recherches de financement et la communication autour du festival.

## Quelles sont tes activités dans le monde de la musique ?

Le Motocultor Festival prend tout mon temps et je me concentre principalement sur son développement et sa pérennisation. A terme, j'aimerais aider des groupes émergents à percer.

## Ça rapporte ?

Cela a rapporté beaucoup d'ennuis mais aussi de fortes amitiés et une expérience incroyable ! C'est un gros challenge qui donne du sens à ma vie et qui commence enfin à me permettre de vivre de ma passion.

## Comment es-tu entré dans le monde du rock ?

Par le choix d'apprendre la guitare et non le saxophone et l'envie très jeune de faire un groupe de musique et de composer. Puis j'ai

aidé des amis à faire leurs premiers concerts en les organisant.

## Une anecdote sympa à nous raconter ?

Au moment de l'annonce d'Henri Dès à l'affiche du Motocultor Festival 2019, pendant une semaine on n'arrêtait pas de m'interpeller dans la vie de tous les jours pour me demander si c'était bien vrai qu'Henri Dès était programmé sur le festival. La presse locale a eu du mal à le croire également.

## Ton coup de cœur musical du moment ?

Le groupe brestois Tranzat qui vient de faire la tournée Motocultor Night Fever. Je réécoute l'album Terria de Devin Townsend en ce moment et je ne me lasse pas d'écouter des lives de King Gizzard & The Lizard Wizard.

## Es-tu accro au web ?

J'aime bien être sur Youtube découvrir de nouveaux groupes.

## A part le rock, tu as d'autres passions ?

J'aime bien l'histoire et la politique. J'ai bien aussi participé à des projets de court-métrage.

## Tu t'imagines dans 15 ans ?

J'ai d'autres rêves dans la veine du Motocultor Festival qui n'ont pas encore abouti et j'espère que cela verra le jour d'ici là.

## Merci Yann et merci Elodie (LO Communication).

■ Team W-Fenec

Photo : DR



0519